

LES
MÉMOIRES
DE
SHERLOCK
HOLMES

SIR ARTHUR CONAN DOYLE
SIDNEY PAGET



Éditions l'Escalier

**Les Mémoires
de Sherlock Holmes**

Sir Arthur Conan Doyle

Illustrations originales de Sidney Paget

Traduction
Lucien Morel
Jeanne de Polignac



NDLE : Cette présente édition s'inspire, dans un format plus petit, de la première mise en page utilisée par le Strand Magazine.

Flamme d'Argent



'ai bien peur, Watson, d'être obligé de partir, me dit Sherlock Holmes, un matin, au moment où nous prenions place pour notre petit déjeuner.

– Partir ? Pour où ?

– Pour Dartmoor – a King's Pyland. »

Je ne fus pas surpris. En fait, mon seul étonnement, c'était qu'il ne fût pas déjà mêlé à cette affaire extraordinaire qui constituait d'un bout à l'autre de l'Angleterre l'unique sujet de conversation du moment. Pendant toute une journée, mon compagnon s'était promené dans la pièce, le menton sur sa poitrine, les sourcils froncés, bourrant et rebourrant sa pipe du plus fort tabac noir, absolument sourd à toutes mes questions ou remarques. Notre marchand de journaux lui avait envoyé les dernières éditions de tous les journaux, mais il n'y avait qu'à peine jeté un coup d'œil, avant de les rejeter dans un coin. Pourtant, en dépit de son silence, je savais bien à quoi il réfléchissait. Il n'y avait alors qu'une énigme de notoriété publique qui fût susceptible de mettre en éveil sa puissance d'analyse, et c'était la singulière disparition du favori de la Coupe du Wessex et le tragique assassinat de son entraîneur. Aussi, quand il m'annonça soudain qu'il avait l'intention de se rendre sur la scène du drame, n'était-ce que ce que j'avais attendu et espéré.

« Je serais très heureux de vous accompagner, si je ne vous dérangeais pas, dis-je.

– Mon cher Watson, ce serait me faire une grande faveur que de venir. Et je crois que vous ne perdrez pas votre temps, car il y a, dans cette affaire, quelques points qui promettent d'en faire quelque chose d'unique. Nous avons, je crois, juste le temps d'attraper notre train à Paddington et je vous expliquerai les faits plus longuement pendant le voyage. Vous me rendez service en prenant vos excellentes jumelles de campagne. »

Et ainsi il advint qu'une heure plus tard environ, je me trouvai dans le coin d'un compartiment de première classe, qui filait rapidement sur Exeter, cependant que Sherlock Holmes, son visage anguleux et vif encadré par sa casquette de voyage, parcourait rapidement le paquet de journaux qu'il avait achetés à Paddington. Reading était déjà bien loin derrière nous lorsqu'il jeta le dernier sous la banquette et me tendit son étui à cigares.

« Nous marchons bien, dit-il en regardant par la fenêtre et en jetant un coup d'œil sur sa montre.

Notre vitesse est à présent de cinquante-trois milles et demi à l'heure.

– Je n'ai pas observé les bornes, répondis-je.

– Ni moi non plus ; mais les poteaux télégraphiques, sur cette ligne, sont espacés de soixante yards et le calcul est simple. Je suppose que vous avez déjà jeté un coup d'œil sur cette affaire de l'assassinat de John Straker et de la disparition de Silver Blaze ?

– J'ai vu ce que le *Télégraph* et le *Chronicle* en ont dit.

– C'est une de ces affaires où l'art du logicien devrait s'employer à élucider les détails plutôt qu'à recueillir de nouveaux témoignages. La tragédie a été si extraordinaire, si complète et d'une telle importance personnelle pour tant de gens que nous souffrons d'une pléthore de suppositions, de conjectures et d'hypothèses. La difficulté est de débarrasser la structure du fait – du fait absolu, indéniable – des embellissements qu'y ont apportés les théoriciens et les reporters. Alors, une fois notre position prise sur cette base solide, à nous de voir quelles déductions, on peut tirer et quels sont les points particuliers sur lesquels gravite tout le mystère. Mardi soir j'ai reçu un télégramme du colonel Ross, qui, principal intéressé de l'affaire, me demande ma collaboration.

– Mardi soir ! m'écriai-je, et nous sommes jeudi matin. Pourquoi n'êtes-vous pas parti hier ?

– Parce que j'ai fait une bévue, mon cher Watson, ce qui se produit plus souvent que ne le penserait quiconque ne me connaît qu'à travers vos *Mémoires*. Le fait est que je ne pouvais croire qu'il fût possible que le cheval le plus remarquable de l'Angleterre pût rester longtemps caché, surtout dans une région où les habitants sont aussi éparpillés qu'au nord de Dartmoor. D'heure en heure, hier, je m'attendais à apprendre qu'on l'avait retrouvé et que son voleur était l'assassin de John Straker. Quand, toutefois, un autre matin se fut levé et quand je constatai que, à part l'arrestation du jeune Fitzroy Simpson, rien n'avait été fait, j'ai senti que, pour moi, l'heure était venue d'agir. À certains égards, toutefois, je sens que la journée d'hier n'a pas été perdue.

– Vous vous êtes donc formé une théorie.

– Du moins je possède bien à fond les faits essentiels de l'affaire. Je vais vous les énumérer, car rien n'éclaire une affaire autant que le récit qu'on en fait à une autre personne, et je ne saurais guère

compter sur votre collaboration, si je ne vous montre point la position d'où nous partons. » Je me renversai sur les coussins, tout en tirant sur mon cigare, cependant que Holmes, penché en avant, et marquant de son long index maigre les différents points sur la paume de sa main gauche, me donnait un aperçu des faits qui avaient provoqué notre voyage.

« Silver Blaze, dit-il, est un descendant d'Isonomy et il possède un palmarès aussi brillant que celui de son illustre ancêtre. Il est maintenant dans sa cinquième année et il a successivement rapporté au colonel Ross, son heureux possesseur, tous les prix des grandes courses. Jusqu'au moment de la catastrophe, il était le grand favori dans la *Coupe du Wessex*, la cote étant à trois contre un. Toutefois, tout en ayant toujours été le grand favori du public des courses, il ne l'a encore jamais déçu ; aussi, en dépit de cette cote peu avantageuse, d'énormes sommes ont été placées sur lui. Il est donc évident

nait toutes les précautions pour protéger le favori. L'entraîneur, John Straker, est un jockey retiré qui, avant de faire trop lourd sur la bascule, a couru sous les couleurs du colonel Ross. Il a été au service du colonel pendant cinq ans comme jockey et pendant sept ans comme entraîneur, et s'est toujours montré un serviteur diligent et honnête. Il avait sous ses ordres trois lads, car l'établissement, ne contenant que quatre chevaux en tout, était assez restreint. Un de ces lads veillait chaque nuit dans l'écurie, tandis que les autres couchaient dans le grenier. Tous les trois jouissaient d'une excellente réputation. John Straker, qui était marié, demeurait dans une petite villa à environ deux cents mètres des écuries. Il n'avait pas d'enfants et n'employait qu'une seule servante bien qu'il fût assez à son aise. La campagne aux alentours est très solitaire mais, à environ un demi-mille au nord, se trouve un petit groupe de villas qui ont été bâties par un entrepreneur de Tavistock à l'intention des

malades ou d'autres personnes qui désirent profiter de l'air pur de Dartmoor. Tavistock même est à deux milles à l'ouest, tandis qu'à travers la lande, à environ deux milles également, se trouvent les écuries de Capleton, qui appartiennent à lord Backwater, et qui sont dirigées par Silas Brown. Dans toutes les autres directions, la lande est un désert absolu, habitée seulement par quelques bohémiens vagabonds. Telle se présentait la situation



que beaucoup de gens avaient le plus grand intérêt à empêcher Silver Blaze d'être là mardi prochain quand le drapeau s'abaissera pour le départ. « Bien entendu, on s'en rendait compte à King's Pyland où s'entraîne l'écurie du colonel. On pre-

générale lundi soir quand la catastrophe s'est produite.

« Ce soir-là, on avait fait prendre aux chevaux leur exercice habituel, on les avait fait boire et les écuries avaient fermé à neuf heures. Deux des garçons

Flamme d'Argent

d'écurie se rendirent chez l'entraîneur où ils soupèrent, pendant que le troisième, Ned Hunter, restait de garde. Quelques minutes après neuf heures, la servante, Edith Baxter, lui portait aux écuries son souper, un plat de mouton au curry. Elle n'emportait pas de boisson, parce qu'il y a un robinet dans les écuries et qu'il est de règle que le garçon de service ne doit boire que de l'eau. Elle avait pris une lanterne, car il faisait tout à fait noir, et le sentier traversait la lande déserte.

« Edith Baxter était arrivée à moins de trente mètres des écuries quand un homme sortit de l'obscurité et lui cria de s'arrêter lorsqu'il s'avança dans le cercle de lumière jaune de sa lanterne, elle vit que le personnage qui portait un complet de tweed gris, des guêtres et une casquette en drap, avait l'aspect d'un monsieur. Il tenait un lourd bâton à la main. Elle fut fort impressionnée, toutefois, par l'extrême pâleur de son visage et par la nervosité de ses manières. Elle pense qu'il avait une trentaine d'années, plutôt plus que moins.

« Pouvez-vous me dire où je suis ? demanda-t-il. J'étais presque résigné à coucher sur la lande quand j'ai aperçu la lumière de votre lanterne.

— Vous êtes tout près des écuries d'entraînement de King's Pyland, dit-elle.

— Ah ! vraiment !

Ça c'est une chance ! s'écria-t-il. Si je ne me trompe, un garçon d'écurie y couche seul toutes les nuits. C'est peut-être bien son souper que vous lui portez ? Je suis sûr que vous n'allez pas être orgueilleuse pour gagner le prix d'une toilette neuve, hein ? (Il tira de sa poche de gilet un morceau de papier blanc plié.) Arrangez-vous pour

que ce garçon ait ça ce soir et vous aurez la plus jolie robe qu'on puisse se payer.»

« Le sérieux de l'homme fit peur à la servante ; elle l'évita et courut à la fenêtre par laquelle elle avait l'habitude de passer ses repas au garçon d'écurie. À peine avait-elle commencé de lui raconter ce qui venait d'arriver que l'inconnu la rejoignit encore.

« Bonsoir ! J'aurais deux mots à vous dire, dit-il, en regardant par la fenêtre. (La fille a affirmé sous serment que, pendant qu'il parlait, elle a remarqué que le petit papier dépassait de sa main fermée.)

— Qu'est-ce qui vous amène ? demanda le garçon d'écurie.

— Une affaire qui peut vous mettre quelque chose dans la poche, dit l'autre. Vous avez deux chevaux engagés dans la Coupe du Wessex — Silver Blaze et Bayard. Donnez-moi le bon tuyau et vous n'y perdrez pas. Est-ce la vérité qu'à l'entraînement, Bayard pouvait rendre tout ce qu'il voulait à l'autre et que c'est sur lui que l'écurie a mis son argent ?

— Ah ! vous êtes encore un de ces satanés rôdeurs ! Je vais vous faire voir comme nous les traitons, à King's Pyland.»

« Le lad fit un bond et se précipita à travers l'écurie pour lâcher le chien. La fille s'enfuit vers la maison, mais, tout en courant, elle se retourna et vit que l'inconnu se penchait par la fenêtre. Un instant après, pourtant, quand Hunter s'élança dehors avec le chien, l'étranger était parti et, bien que le garçon ait fait tout le tour des bâtiments, il ne réussit pas à en trouver trace.

— Un instant ! demandai-je. Le garçon d'écurie, en sortant avec le chien, a-t-il laissé la porte ouverte derrière lui ?



– Excellent ! Watson, excellent ! murmura mon compagnon. L'importance de ce point m'a tellement frappé que j'ai envoyé un télégramme spécial à Dartmoor hier pour l'éclaircir. Oui, le garçon a fermé la porte à clé avant de s'éloigner. Et je suis en mesure d'ajouter que la fenêtre n'est pas assez large pour qu'un homme y passe.

« Hunter attendit le retour de ses deux camarades d'écurie, puis il envoya un message à l'entraîneur pour lui rendre compte de ce qui s'était passé. Straker s'en émut, bien qu'il n'ait pas semblé avoir compris la véritable portée de l'incident. Celui-ci lui laissa pourtant une vague inquiétude et Mme Straker, s'éveillant à une heure du matin, s'aperçut qu'il s'habillait. En réponse à ses questions, il lui dit qu'il ne pouvait dormir tant il était inquiet pour les chevaux et qu'il avait l'intention de descendre aux écuries afin de s'assurer que tout allait bien. Elle le pria de rester chez lui, car on pouvait entendre la pluie qui battait les fenêtres, mais, en dépit de ses prières, il enfila son grand mackintosh et quitta la maison.

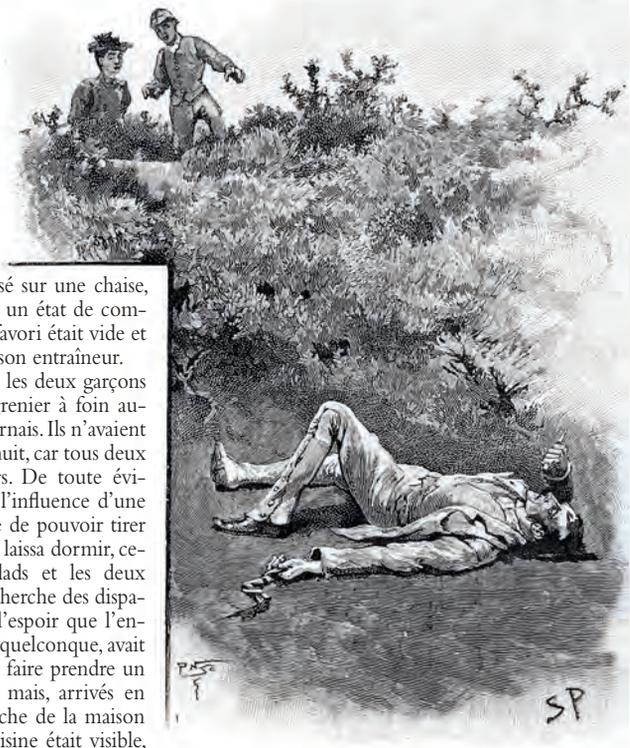
« Mme Straker, en se réveillant à sept heures du matin, constata que son mari n'était pas encore de retour. À la hâte, elle s'habilla, appela la servante et s'en alla aux écuries.

La porte en était ouverte ; à l'intérieur, affaissé sur une chaise, Hunter était plongé dans un état de complète stupeur ; le box du favori était vide et il n'y avait nulle trace de son entraîneur.

« Rapidement on réveilla les deux garçons qui couchaient dans le grenier à foin au-dessus de la remise aux harnais. Ils n'avaient rien entendu pendant la nuit, car tous deux sont de solides dormeurs. De toute évidence, Hunter était sous l'influence d'une drogue puissante et, faute de pouvoir tirer de lui rien de sensé, on le laissa dormir, ce pendant que les deux lads et les deux femmes couraient à la recherche des disparus. Ils gardaient encore l'espoir que l'entraîneur, pour une raison quelconque, avait sorti le cheval afin de lui faire prendre un peu d'exercice matinal : mais, arrivés en haut d'un monticule proche de la maison et d'où toute la lande voisine était visible,

non seulement ils ne purent découvrir la moindre trace du favori, mais ils aperçurent quelque chose qui les avertit qu'ils se trouvaient en présence d'une tragédie.

« À environ un quart de mille des écuries, le pardessus de John Straker, accroché à un buisson de genêts, flottait au vent. Tout près de là, la lande formait une dépression en forme de coupe, et au fond de celle-ci, on trouva le corps du malheureux entraîneur. Outre que sa tête avait été brisée par un coup sauvage, porté au moyen d'une arme pesante, il avait à la cuisse une blessure constituée par une coupure longue et nette, évidemment faite par un instrument bien aiguisé. Il était clair, pourtant, que Straker s'était défendu avec vigueur contre ses assaillants car il tenait dans sa main droite un petit couteau recouvert jusqu'au manche, de sang coagulé, tandis que, de la gauche, il serrait une cravate de soie rouge et noire que la



servante reconnut pour celle que portait, la veille, l'inconnu qui était venu aux écuries.

« Hunter, quand il fut remis de sa stupeur, ne fut pas moins catégorique à l'égard du possesseur de la cravate. Il était également certain que ce même inconnu avait, tout en se tenant à la fenêtre, jeté quelque drogue dans son mouton en sauce et privé ainsi les écuries de leur veilleur.

« Quant au cheval disparu, de multiples indices dans la boue qui se trouvait au fond du creux fatal, témoignaient qu'il avait été là, au moment de la lutte. Mais depuis ce matin-là, il a disparu ; et, bien qu'on ait offert une forte récompense et que tous les bohémiens de Dartmoor soient sur le qui-vive, on n'en a aucune nouvelle. Enfin l'analyse a montré que les restes du souper de Hunter contiennent une quantité appréciable d'opium en poudre, alors que les gens de la maison, qui ont mangé de ce même plat ce soir-là, n'en ont ressenti aucun mauvais effet.

« Tels sont, dépouillés de toute supposition et exposés aussi sèchement que possible, les faits essentiels de l'affaire. Et maintenant je vais récapituler ce que la police a fait.

« L'inspecteur Grégory, à qui l'affaire a été confiée, est un officier de police tout à fait compétent. S'il était seulement doué de quelque imagination, il pourrait arriver très haut dans sa profession. Dès son arrivée, il a promptement trouvé et arrêté l'homme sur qui, naturellement, pesaient les soupçons. Il n'eut guère de difficultés pour le trouver, car on le connaissait bien dans le voisinage. Son nom est, paraît-il, Fitzroy Simpson. C'est un homme de naissance et d'éducation excellentes, qui a gaspillé une fortune sur les champs de courses et qui vit à présent dans les clubs sportifs de Londres, en bookmaker élégant et discret. L'examen de ses livres montre que les paris qu'il a pris contre le favori s'élèvent à la somme de cinq mille livres.

« Quand on l'a arrêté, il a spontanément déclaré qu'il était venu à Dartmoor dans l'espoir de recueillir quelques renseignements sur les chevaux de King's Pyland et aussi sur Desborough, le second favori, confié aux soins de Silas Brown, dans les écuries de Capleton. Il n'a pas tenté de nier qu'il avait, la veille, agi ainsi qu'on l'a dit, mais il a déclaré qu'il n'avait nul mauvais dessein sinistre et qu'il voulait simplement obtenir des renseignements de première main. Quand on lui présenta sa cravate, il devint très pâle et fut absolument incapable d'expliquer comment elle se trouvait dans la main de la victime. Ses vêtements mouillés révélaient qu'il s'était trouvé dehors pendant la tem-

pête de la nuit précédente et son bâton, une « permission de minuit » chargée de plomb, était bien l'arme qui aurait pu, à coups répétés, infliger les terribles blessures auxquelles l'entraîneur avait succombé.

« En revanche, il ne portait aucune blessure, alors que le couteau de Straker montrait que l'un au moins de ses assaillants doit en porter la marque sur son corps. Et voilà, Watson, toute l'histoire en quelques mots, et si vous pouvez me donner quelque lumière, je vous en serai très obligé. »

J'avais écouté avec le plus grand intérêt l'exposé que Holmes, avec sa clarté caractéristique, m'avait fait. Bien que la plupart des faits me fussent familiers, je n'avais pas suffisamment apprécié l'importance relative non plus que leur rapport entre eux.

« N'est-il pas possible, suggérai-je, que la blessure par incision que porte Straker ait été causée par son propre couteau dans l'agitation convulsive qui suit tout coup sérieux au cerveau ?

– C'est plus que possible ; c'est probable. Dans ce cas un des points principaux en faveur de l'accusé disparaît.

– Et pourtant, même maintenant, je n'arrive pas à comprendre quelle peut être la théorie de la police.

– J'ai peur que, quelle que soit la théorie que nous adoptions, on n'y trouve de sérieuses objections, répliqua mon compagnon. La police s'imagine, je crois, que ce Fitzroy Simpson, après avoir drogué le lad et s'être, d'une façon ou d'une autre, procuré une double clé, a ouvert la porte de l'écurie, a sorti le cheval avec, apparemment, l'intention de l'emmener tout à fait. On ne retrouve pas sa bride ; c'est donc que Simpson a dû la lui passer. Alors, ayant laissé la porte ouverte derrière lui, il conduisait le cheval à travers la lande quand il a été rencontré ou rattrapé par l'entraîneur. Naturellement une lutte s'ensuivit, Simpson, avec son bâton plombé, a fracassé la cervelle de l'entraîneur, sans recevoir lui-même aucune blessure du couteau dont Straker se servit pour se défendre. Après quoi, ou bien le voleur a conduit le cheval vers quelque cachette inconnue, ou bien la bête a pu s'enfuir pendant la bataille et erre à présent sur la lande. Telle est la façon dont la police voit l'affaire, et tout improbable que soit cette explication, les autres sont encore moins plausibles. Toutefois je verrai vite ce qu'il en est, une fois que je serai sur les lieux et d'ici là, je ne vois vraiment pas comment nous pouvons aller plus loin. »

Il faisait sombre quand nous atteignîmes la petite ville de Tavistock qui se trouve, comme la bosse d'un bouclier, au milieu de l'immense cercle de

Dartmoor. Deux messieurs nous attendaient à la station l'un, un grand homme blond, à chevelure et barbe léonines, aux yeux bleu clair curieusement aigus ; l'autre, un petit personnage très alerte, net et prompt, en redingote et en guêtres, portait des petits favoris soignés et un monocle. Celui-ci était le colonel Ross, le sportsman bien connu, l'autre l'inspecteur Grégory, un homme qui était en train de se faire rapidement un nom dans la police anglaise.

« Je suis enchanté que vous soyez venu, Monsieur Holmes, dit le colonel. L'inspecteur que voici a fait tout ce qu'il était possible de suggérer ; mais je désire ne négliger aucun moyen pour venger le pauvre Straker et recouvrer mon cheval.

– L'affaire a-t-elle évolué ? demanda Holmes.

– Nous n'avons hélas fait que très peu de progrès, dit l'inspecteur. Nous avons dehors une voiture découverte et comme, sans doute, vous désirerez voir l'endroit avant que la lumière ne nous fasse défaut, nous pourrions parler en route. »

Un instant après, nous étions tous assis dans un confortable landau qui roulait bruyamment à travers l'antique et curieuse ville de Dartmoor. L'ins-

pecteur Grégory était plein de son affaire et déversait tout un flot de remarques, tandis que Holmes, de temps à autre, posait une question ou lançait une exclamation. Le colonel était renversé sur son siège, les bras croisés et son chapeau abaissé sur ses yeux : quant à moi, j'écoutais avec intérêt le dialogue des deux détectives. Grégory formulait sa théorie qui était presque exactement ce que Holmes m'avait énoncé dans le train.

« Le filet se resserre assez étroitement autour de Fitzroy Simpson, remarqua-t-il, et pour ma part, je crois que c'est notre homme. En même temps je reconnais que les preuves sont purement indirectes et que de nouveaux faits peuvent tout bouleverser.

– Et le couteau de Straker ?

– Nous en sommes tout à fait venus à la conclusion qu'il s'est blessé lui-même dans sa chute.

– Mon ami le Dr Watson me l'a suggéré également en route. S'il en était ainsi, cela chargerait ce Simpson.

– Incontestablement. Il n'a pas de couteau et ne porte aucune trace de blessure, les charges contre lui sont certainement très lourdes. Il avait un très

grand intérêt à la disparition du favori : on le soupçonne d'avoir empoisonné le garçon d'écurie ; il s'est trouvé dehors dans la tempête, c'est indubitable ; il était armé d'un pesant gourdin et l'on a trouvé sa cravate dans la main du mort. Je crois vraiment que nous en avons assez pour aller devant un jury. »

Holmes hocha la tête.

« Un habile défenseur mettrait tout cela en pièces, dit-il. Pourquoi sortir le cheval de l'écurie ? S'il avait l'intention de lui faire du mal, pourquoi ne pouvait-il le lui faire là ? A-t-on trouvé une fausse clé en sa possession ? Quel pharmacien lui a vendu la poudre d'opium ? Et surtout où pouvait-il, lui, un étranger dans ce pays, cacher un cheval,



et un cheval comme celui-là ? Quelle explication donne-t-il du papier qu'il voulait faire remettre par la servante au garçon d'écurie ?

– Il dit que c'était un billet de dix livres. On en a trouvé un dans son porte-monnaie ; mais vos autres objections ne sont pas aussi formidables qu'elles le paraissent. Il n'est pas un étranger dans ce pays. Deux fois, il a logé à Tavistock, pendant l'été. L'opium, il l'a sans doute apporté de Londres. La clé, qui servait à son dessein, il l'a jetée quelque part ; et il se peut que le cheval soit au fond d'une des carrières ou des mines abandonnées de la lande.

– Et la cravate, qu'en dit-il ?

– Il reconnaît que c'est la sienne et déclare l'avoir perdue. Mais un élément nouveau intervient dans l'affaire, élément qui peut expliquer qu'il ait emmené le cheval de l'écurie. »

Holmes dressa l'oreille.

« Nous avons trouvé des traces qui montrent qu'une troupe de bohémiens a campé lundi soir à moins d'un mille de l'endroit où l'assassinat a été commis. Mardi, ils étaient partis. Or, en supposant qu'il y avait entente entre Simpson et ces bohémiens, peut-être leur menait-il le cheval quand il fut rejoint et ne se peut-il pas qu'ils aient le cheval à présent ?

– Certainement, c'est possible.

– On explore la lande pour y retrouver ces bohémiens. J'ai aussi visité toutes les écuries, tous les hangars de Tavistock et cela dans un rayon de dix milles.

– J'ai cru comprendre qu'il y avait une autre écurie à proximité ?

– Oui, et c'est là un facteur que nous ne devons certainement pas négliger. Puisque Desborough, leur cheval, venait au second rang de la cote, ils avaient intérêt à la disparition du favori. On sait que Silas Brown, l'entraîneur, a engagé de gros paris sur le résultat et n'était pas un ami du pauvre Straker. Nous avons, toutefois, inspecté les écuries et il n'y a rien qui soit de nature à le mêler à l'affaire.

– Et rien non plus pour associer ce Simpson aux intérêts de l'écurie Capleton ?

– Rien du tout. »

Holmes se renversa dans la voiture et la conversation cessa. Quelques minutes plus tard, notre cocher arrêta la voiture devant une coquette petite villa en brique rouge avec des gouttières en saillie. À quelque distance de là, derrière un vaste enclos, s'étendait un long hangar couvert de tuiles grises. Dans toutes les autres directions, les vallonnements de la lande, bronzée par les fougères fanées, s'éten-

daient jusqu'à la ligne d'horizon, que brisaient seuls les clochers de Tavistock et, loin vers l'ouest, un groupe de maisons qui indiquait les écuries de Capleton.

D'un bond nous fûmes tous hors de la voiture, à l'exception de Holmes qui, les yeux fixés sur le ciel en face de lui, entièrement absorbé dans ses pensées, était resté adossé à la banquette. Ce fut seulement quand je lui touche le bras qu'avec un violent sursaut il se ressaisit et sortit de la voiture.

« Excusez-moi, dit-il en se tournant vers le colonel Ross qui l'avait regardé avec quelque surprise. Je rêvais tout éveillé. »

Il y avait dans ses yeux une lueur et dans ses manières une animation contenue qui me persuadèrent, habitué comme je l'étais à ses façons d'être, qu'il tenait une piste, bien qu'il me fût impossible d'imaginer où il l'avait trouvée.

« Peut-être préféreriez-vous vous rendre tout de suite sur le lieu du crime, Monsieur Holmes ? dit Grégory.

– Je pense que je préférerais demeurer ici un peu et étudier un ou deux points de détail. Je suppose qu'on a ramené Straker ici ?

– Oui, il est en haut. L'enquête du coroner est pour demain.

– Il a été quelques années à votre service, mon colonel ?

– J'ai toujours trouvé en lui un serviteur excellent.

– Je suppose, inspecteur, que vous avez fait l'inventaire de ce qu'il avait dans ses poches au moment de sa mort ?

– J'ai les objets eux-mêmes dans le studio, Si vous tenez à les voir.

– J'en serais heureux. »

Nous sommes tous entrés dans la salle du devant et nous avons pris place autour de la table ronde, tandis que l'inspecteur, ouvrant une boîte carrée en zinc, plaçait devant nous un petit tas de choses. Il y avait une boîte d'allumettes-bougies, un bout de bougie de deux pouces de long, une pipe en racine de bruyère, une blague en peau de phoque contenant une demi-once de tabac Cavendish à longues fibres, une montre en argent avec une chaîne en or, cinq souverains en or, un porte-crayon en aluminium, quelques papiers, un couteau à manche d'ivoire dont la lame, très délicate, ne se repliait pas et portait la marque de *Weiss et Cie*, à Londres.

« Voici un couteau très particulier, dit Holmes, en le prenant et en l'examinant avec une grande attention. Je suppose, puisque j'y vois des taches de sang, que c'est celui qu'on a trouvé dans la main

du défunt. Watson, ce couteau est sûrement de votre compétence ?

— C'est ce que nous appelons un couteau à caractère.

— Je le pensais. Une lame très délicate et faite par un travail très délicat. Étrange objet à emporter par un homme qui se met en route pour une expédition mouvementée, surtout si l'on tient compte qu'on ne peut le fermer dans la poche.

— La pointe en était protégée par un cylindre de liège que nous avons trouvé près du corps, dit l'inspecteur. La femme de Straker déclare qu'il y avait quelques jours que ce couteau se trouvait sur la table de toilette et qu'il l'a pris en quittant la chambre. C'était une bien pauvre arme, mais c'est peut-être encore la meilleure qu'il ait eue sous la main à ce moment-là.

— C'est possible. Et ces papiers ?

— Trois d'entre eux sont des factures acquittées de marchands de fourrage. Un autre est une lettre du colonel Ross, lui donnant des instructions. Celui-ci est la facture d'une couturière, facture d'un montant de trente-sept livres pour marchandises fournies par Mme Lesurier, de Bond Street, à William Darbyshire. Mme Straker nous dit que ce Darbyshire est un ami de son mari qui se fait parfois adresser ses lettres ici.

— Mme Darbyshire avait des goûts plutôt dispendieux, remarqua Holmes en parcourant des yeux la facture. Vingt-deux guinées, c'est un peu beaucoup pour une seule robe. Toutefois, il ne semble pas qu'il y ait autre chose à apprendre et nous pouvons nous rendre à l'endroit du crime. »

Comme nous sortions du studio, une femme qui avait attendu dans le corridor fit un pas en avant et posa sa main sur le bras de l'inspecteur. Son visage hagard et fiévreux gardait l'empreinte d'une récente frayeur.

« Les tenez-vous ? Les avez-vous découverts ? dit-elle, haletante.

— Non, Madame Straker ; mais M. Holmes que voici est venu de Londres pour nous aider et nous ferons tout le possible.

— Sûrement, je vous ai rencontrée à Plymouth à une garden-party, il y a peu de temps, Madame Straker ? dit Holmes.

— Non, Monsieur, vous vous trompez, répondit la dame.

— Mon Dieu ! Eh bien ! je l'aurais juré. Vous portiez une toilette de soie gorge-de-pigeon avec garniture de plumes d'autruche.



— Je n'ai jamais eu une robe de ce genre.

— Voilà qui règle la chose, dit Holmes et, tout en s'excusant, il rejoignit l'inspecteur dehors. »

Une brève course à travers la lande nous amena au creux dans lequel on avait trouvé le corps. On voyait au bord le buisson de genêts aux épines duquel on avait suspendu le pardessus.

« Il n'y avait pas de vent cette nuit-là, je crois, dit Holmes.

— Non, mais il pleuvait fort.

Flamme d'Argent

– Dans ce cas, ce n'est pas le vent qui a porté le pardessus sur les genêts ; on l'y a placé.

– Oui, il était posé en travers du buisson.

– Vous m'intéressez fort. Je vois que le sol a été pas mal piétiné. Sans doute beaucoup de gens sont-ils venus ici depuis lundi soir ?

– On a placé là, à côté, un morceau de natte et nous nous sommes tous assis dessus.

– Excellent.

– J'ai là, dans ce sac, les souliers que portait Straker, aussi une des chaussures de Fitzroy Simpson et un vieux fer de Silver Blaze.

– Mon cher inspecteur, vous vous surpassez. Holmes prit le sac et, descendant dans le creux, il poussa la natte dans une position plus centrale. Alors, s'allongeant à plat ventre et appuyant le menton sur ses mains, il se mit en devoir d'étudier avec soin la boue piétinée qu'il avait devant lui.

– Tiens ! s'écria-t-il soudain. Qu'est-ce que cela ? C'était une allumette-bougie, brûlée à moitié et si recouverte de boue qu'elle avait l'air, de prime abord, d'un petit éclat de bois.

– Je ne saurais imaginer comment j'ai pu ne pas la remarquer, dit l'inspecteur d'un air contrarié.

– On ne pouvait pas la voir, enterrée dans la boue, je ne l'ai vue que parce que je la cherchais.

– Quoi ! vous vous attendiez à la trouver là ?

– Je pensais que ce n'était pas invraisemblable. »

Il sortit les chaussures du sac et compara les empreintes de l'une et de l'autre avec les traces sur le sol. Puis, il remonta sur le bord du creux et rampa parmi les fougères et les buissons.

« J'ai peur qu'il n'y ait plus de traces, dit l'inspecteur. J'ai soigneusement examiné le terrain sur cent mètres dans toutes les directions.

– Vraiment ! dit Holmes en se relevant. Je n'aurai pas l'impertinence de le refaire après vous ; mais j'aimerais faire un petit tour sur la lande avant qu'il ne fasse noir, pour connaître mon terrain demain, et je crois bien que je vais mettre ce fer dans ma poche, comme porte-bonheur. »

Le colonel Ross, qui avait montré quelques marques d'impatience devant la façon de travailler, tranquille et méthodique, de mon compagnon, jeta un coup d'œil à sa montre.

« Je voudrais que vous reveniez avec moi, inspecteur, dit-il. Il y a plusieurs points sur lesquels j'ai besoin de votre avis, et en particulier celui de savoir si nous ne devons pas au public de faire supprimer le nom de notre cheval de la liste des concurrents de *la Coupe*.

– Certes non ! s'écria Holmes avec décision. Je laisserais le nom y figurer. »

Le colonel s'inclina.

« Je suis très content d'avoir votre opinion, Monsieur, dit-il. Quand votre promenade sera terminée, vous nous trouverez au logis du pauvre Straker et nous pourrions rentrer ensemble en voiture à Tavistock. »

Il s'en retourna avec l'inspecteur cependant que Holmes et moi nous parcourions lentement la lande. Le soleil commençait à s'enfoncer derrière les écuries de Capleton et la longue plaine fuyante en face de nous se teintait d'un or qui prenait un riche ton vermeil là où les ronces et les fougères fanées étaient touchées par la lumière du soir. Mais les splendeurs du paysage étaient toutes perdues pour mon compagnon qui s'abîmait dans la plus profonde méditation.

« Voici ce qu'il en est, Watson, dit-il enfin. Nous pouvons laisser de côté pour le moment la question de savoir qui a tué John Straker et nous borner à découvrir ce qu'est devenu le cheval. Or, en supposant qu'il se soit échappé pendant ou après la bataille, où aurait-il pu aller ? Le cheval est une bête très grégaire. Laisse à lui-même, son instinct aurait été ou bien de revenir à King's Pyland ou d'aller à Capleton. Pourquoi errerait-il en sauvage sur la lande ? Assurément, on l'aurait vu maintenant. Et pourquoi les bohémiens l'enlèveraient-ils ? Ces gens-là disparaissent toujours quand ils entendent parler de quelque chose d'ennuyeux, car ils ne veulent pas être tourmentés par la police. Ils ne sauraient espérer vendre un cheval comme celui-là. Ils courraient un grand risque et ne gagneraient rien à le voler. Sûrement tout cela est évident.

– Où est-il alors ?

– J'ai déjà dit qu'il a dû aller à King's Pyland, ou à Capleton. Il n'est pas à King's Pyland, donc il est à Capleton. Prenons ce fait comme hypothèse plausible et voyons où cela nous mène. Cette partie-ci de la lande, comme l'a observé l'inspecteur, est très dure et sèche, mais elle va en s'inclinant vers Capleton et d'ici vous pouvez voir qu'il y a là-bas un creux assez long qui devait être fort humide lundi soir. Si notre supposition est exacte, le cheval a dû le traverser et c'est là qu'il nous faut chercher ses traces. »

Tout en causant, nous avions marché rapidement et quelques minutes plus tard nous arrivions au creux en question. À la prière de Holmes je suivis le côté droit du sentier et lui la gauche, mais je n'avais pas fait cinquante pas que je l'entendis pousser un cri et que je le vis agiter la main dans ma direction. La trace d'un cheval se trouvait nettement esquissée sur la terre molle qu'il avait de-

vant lui et le fer qu'il avait sorti de sa poche s'adaptait exactement à l'empreinte.

« Voyez ce que vaut l'imagination, dit-il, c'est la seule qualité qui fait défaut à Grégory. Nous avons imaginé ce qui avait pu arriver, nous avons agi suivant ce que nous supposons et nous constatons que nous avions vu juste. Continuons. »

Nous avons traversé le fond marécageux, puis un quart de mille de terrain herbeux, sec et dur. Ensuite le sol s'inclina de nouveau et nous avons retrouvé les traces, que nous avions perdues pendant un demi-mille avant de les retrouver encore tout près de Capleton. Ce fut Holmes qui les vit le premier et, debout, il me les désignait avec un air de triomphe. On voyait cette fois les empreintes d'un homme à côté de celles de l'animal.

« Le cheval était seul tout à l'heure ! m'écriai-je.

– Exactement. Il était seul auparavant. Holà ! Qu'est-ce que cela ? »

La double piste tournait brusquement et prenait la direction de King's Pyland. Holmes siffla et tous deux nous la suivîmes. Ses yeux fixaient la piste, mais il m'arriva par hasard de regarder un peu de l'autre côté et je vis, à ma grande surprise, que ces mêmes empreintes revenaient encore dans la direction opposée.

« Un point pour vous, Watson, dit Holmes quand je les lui montrai. Vous nous avez épargné une longue marche qui nous aurait ramenés sur nos propres pas. Suivons la piste de retour. »

Nous n'eûmes pas à aller bien loin. Elle s'arrêtait au pavé d'asphalte qui menait aux portes d'écuries de Capleton. Quand nous en approchâmes, un lad en sortit en courant.

« Nous n'avons pas besoin de flâneurs par ici ! cria-t-il.

– Je ne voulais que vous poser une question, dit Holmes, glissant le pouce et l'index dans la poche de son gilet. Serait-il trop tôt pour voir votre patron, M. Silas Brown, si je me présentais demain matin à cinq heures ?

– Dieu vous bénisse ! Monsieur, Si quelqu'un est là, ce sera lui, car il est toujours le premier debout. Mais le voici, Monsieur ; il va répondre lui-même à vos questions. Non, Monsieur, non ; je perdrais ma place s'il me voyait toucher votre argent. Après, si vous voulez. »

Comme Sherlock Holmes rentrait la demi-couronne qu'il avait sortie de son gousset, un homme d'âge mûr sortit, l'air farouche, par la grande porte et s'avança à grands pas, en agitant une lourde canne.

« Qu'est-ce que cela, Dawson ? cria-t-il. Pas de bavardage. Va à ton travail ! Et vous, que diable cherchez-vous ici ?

– Dix minutes de conversation avec vous, mon cher Monsieur, dit Holmes de sa voix la plus suave.

– Je n'ai pas le temps de bavarder avec tous les flâneurs. Nous ne voulons pas d'étrangers ici. Allez-vous-en, ou vous pourriez trouver bientôt un chien à vos trousses. »

Holmes se pencha un peu et murmura quelque chose à

l'oreille de l'entraîneur qui tressaillit et rougit jusqu'aux tempes.

« C'est un mensonge ! cria-t-il, un mensonge infernal !

– Très bien ! En discuterons-nous ici, en public, ou bien en causerons-nous dans votre bureau ?



Flamme d'Argent

– Oh ! entrez, Si vous y tenez. »

Holmes sourit.

« Je ne vous ferai attendre que quelques minutes, Watson, dit-il. Maintenant, Monsieur Brown, je suis tout à votre disposition. »

Il s'écoula vingt grandes minutes et les rouges du couchant étaient devenus gris avant que Holmes et l'entraîneur ne réapparussent. Je n'ai jamais vu un changement pareil à celui qui s'était opéré en Silas Brown durant ce court temps. Son visage était pâle comme la cendre, des gouttes de sueur brillaient sur son front et ses mains tremblaient à tel point que la lourde canne s'agitait comme une feuille au vent. Sa superbe de matamore avait disparu, elle aussi, et il marchait à côté de mon compagnon comme un chien rampe auprès de son maître.

« On suivra vos instructions. On fera ce que vous avez dit, déclara-t-il.

– Qu'il n'y ait pas d'erreur, dit Holmes en se retournant pour le dévisager. »

L'autre sourcillait comme s'il lisait la menace dans les yeux de Holmes.

« Oh ! non, il n'y aura pas d'erreur. Il sera là. Faut-il faire d'abord le changement, ou non ? »

Holmes réfléchit un instant, puis il éclata de rire.

« Non, dit-il, je vous écrirai à ce sujet. Pas de blague ou bien... »

– Oh ! vous pouvez avoir confiance en moi, vous pouvez avoir confiance en moi.

– Vous devez vous en occuper ce jour-là comme s'il était à vous.

– Vous pouvez compter sur moi.

– Entendu, je vous crois. C'est bien ; vous recevrez mes instructions demain. »

Il tourna sur ses talons, sans prêter aucune attention à la main que l'autre lui tendait, et nous reprîmes le chemin de King's Pyland.

« J'ai rarement rencontré un amalgame plus parfait du matamore, du lâche et du capon, que ne l'est ce maître Silas Brown, observa Holmes comme nous cheminions.

– Il a donc le cheval ?

– Il a essayé de le nier en tempêtant, mais je lui ai décrit Si exactement tout ce qu'il avait fait ce matin-là qu'il est convaincu que je l'ai surveillé. Vous avez naturellement remarqué le bout particulièrement carré qu'avaient les souliers dans les empreintes et aussi que ses chaussures y correspondaient exactement. Je lui ai décrit comment étant, suivant sa coutume, le premier debout, il avait aperçu un cheval inconnu qui errait sur la lande ; comment il était allé vers lui ; quel avait été son étonnement en constatant, à la tache blanche qu'il

a sur le front et à laquelle Silver Blaze doit son nom, que le hasard mettait en son pouvoir le seul cheval capable de battre celui sur lequel il avait misé. Je lui ai alors décrit comment son premier mouvement avait été de le ramener à King's Pyland et comment son mauvais génie lui avait ensuite montré qu'il pouvait cacher ce cheval jusqu'à ce que la course fût courue ; sur quoi il l'avait ramené et caché à Capleton. Quand je lui ai eu donné tous ces détails, il s'est incliné et n'a plus pensé qu'à sauver sa peau.

– Mais on avait fouillé ses écuries.

– Oh ! un vieux maquilleur de chevaux comme lui a toutes sortes de ruses.

– Mais n'avez-vous pas peur de laisser le cheval à sa merci maintenant, puisqu'il a tout intérêt à lui nuire ?

– Mon cher ami, il le gardera comme la prune de ses yeux. Il sait que son seul espoir de grâce, c'est d'amener le cheval sain et sauf.

– Le colonel Ross ne m'a pas fait l'impression d'un homme qui, suivant toute vraisemblance, montrerait beaucoup de pitié dans n'importe quelle affaire.

– La décision n'est pas entre les mains du colonel Ross. Je suis mes méthodes à moi et je ne dis que ce que je veux bien dire, peu ou prou : c'est l'avantage de n'avoir rien d'officiel. Je ne sais si vous l'avez remarqué, Watson, mais l'attitude du colonel à mon égard a été tant soit peu cavalière. Je suis enclin maintenant à m'amuser un peu à ses dépens. Ne soufflez pas mot du cheval.

– Certainement ; j'attendrai votre permission.

– Et, naturellement, ceci n'est qu'une chose de très peu d'importance, comparée à l'autre question : qui a tué John Straker ?

– Et c'est à cela que vous voulez vous consacrer ?

– Nullement. Nous retournons tous les deux à Londres par le train de nuit. »

Les mots de mon ami me frappèrent de stupeur. Il n'y avait que quelques heures que nous étions à Dartmoor et qu'il renouçait à une enquête qui avait commencé de si brillante façon me semblait tout à fait incompréhensible. Je ne pus tirer de lui un autre mot avant notre retour chez l'entraîneur. Le colonel et l'inspecteur nous attendaient dans le salon.

« Mon ami et moi, dit Holmes, regagnons Londres par l'express de minuit. Nous avons eu une charmante petite bouffée de votre délicieux air de Dartmoor. »

L'inspecteur écarquilla les yeux ; les lèvres du colonel se plissèrent en un sourire moqueur.

Les Mémoires de Sherlock Holmes

« Alors, vous désespérez d'arrêter l'assassin du pauvre John Straker, dit-il. »

Holmes haussa les épaules.

« Il y a certes de grandes difficultés sur notre route, dit-il. J'ai tout lieu d'espérer, pourtant, que votre cheval prendra le départ mardi, et je vous demande de vouloir bien tenir votre jockey tout prêt. Pourrais-je vous demander une photo de M. J. Straker ? »

L'inspecteur en sortit une de sa poche et la lui passa.

« Mon cher Grégory, vous allez au-devant de tous mes désirs. Si je pouvais vous demander de m'attendre ici un instant, j'ai une question que je voudrais poser à la servante.

– Je dois vous dire que je suis plutôt déçu par notre conseiller londonien, dit brusquement le colonel Ross, pendant que mon ami quittait la salle. Je ne vois pas que nous soyons plus avancés qu'à son arrivée.

– Du moins, avez-vous son assurance que votre cheval courra... dis-je.

– Oui, j'ai son assurance, dit le colonel en haussant les épaules. J'aimerais mieux avoir le cheval. »

J'allais répondre quelque chose pour défendre Holmes quand il rentra dans la pièce.

« Et maintenant, Messieurs, dit-il, je suis tout prêt pour Tavistock. »

Comme nous montions en voiture, un des garçons

d'écurie nous tenait la porte ouverte. Une idée subite sembla se présenter à Holmes, car il se pencha en avant et, touchant le bras du garçon :

« Vous avez des moutons dans l'enclos, dit-il, qui s'en occupe ? »

– C'est moi, Monsieur.

– Avez-vous remarqué quelque chose d'étrange chez eux depuis peu ?

– Oh, Monsieur, pas grand-chose de sérieux, mais il y en a trois qui se sont mis à boiter. »

Je pus m'apercevoir que Holmes était enchanté, car il riait tout bas et se frottait les mains.

« Un trait qui porte loin, Watson, très loin ! dit-il en me pinçant le bras. Gregory, permettez-moi d'attirer votre attention sur cette singulière épidémie chez les moutons. Allez, cocher ! »

Le colonel Ross avait toujours cette expression qui trahissait la piètre opinion qu'il s'était formée des capacités de mon ami, mais je voyais au visage de l'inspecteur que son attention avait été vivement aiguillonnée.

« Vous croyez que cela a quelque importance ? demanda-t-il.

– Une très grande importance.

– Y a-t-il quelque autre point sur lequel vous désiriez attirer mon attention ?

– Sur l'incident curieux du chien pendant cette nuit-là.

– Le chien n'a rien fait cette nuit-là !



Flamme d'Argent

– C'est justement là ce qu'il y a de curieux. »

Quatre jours plus tard, Holmes et moi avions repris de nouveau le train à destination de Winchester pour assister à la course de la *Coupe du Wéssex*. Le colonel Ross nous retrouva, sur rendez-vous, devant la gare et, dans son drag, nous mena au champ de courses, hors de la ville. Son visage était grave, ses manières froides au possible.

« Pas de nouvelles de mon cheval, dit-il.

– Je suppose que vous le reconnaîtrez quand vous le verrez ? demanda Holmes. »

Le colonel se montra fort en colère.

« Il y a vingt ans que je suis les courses et on ne m'a jamais encore posé semblable question. Un enfant reconnaîtrait Silver Blaze, avec son front blanc et sa jambe gauche tachetée.

– Où en est le betting ?

– Eh bien ! c'est là ce qu'il y a de curieux. On aurait pu l'avoir à quinze contre un hier, mais la cote a baissé, baissé de plus en plus, au point qu'on peut à peine obtenir trois contre un à présent.

– Hum ! fit Holmes. Il y a quelqu'un qui sait quelque chose, c'est clair ! »

Comme la voiture s'approchait de l'enclos voisin de la grande tribune, je regardai au tableau la liste des engagés. La voici :

Wéssex Cup

Pour les chevaux de quatre et cinq ans

1000 souverains au premier

Second 300 livres. Troisième 200 livres.

Nouveau parcours (2 600 mètres).

1. *Le Nègre, à M. Heath Newton (casquette rouge, casaque cannelle).*

2. *Pugiliste, au colonel Wardlaw (casquette rose, casaque bleu et noir).*

3. *Desborough, à lord Backwater (casquette et manches jaunes).*

4. *Silver Blaze, au colonel Ross (casquette noire, jaquette rouge).*

5. *Iris, au duc de Balmoral (casquette jaune et noir).*

6. *Rasper, à lord Singleford (casquette pourpre, manches noires).*

« Nous avons retiré notre second cheval et placé tous nos espoirs en votre parole, dit le colonel. Quoi ! Qu'est-ce que cela ? À combien Silver Blaze ?

– À cinq contre quatre, Silver Blaze ! rugissait un bookmaker tout près de nous. À cinq contre quatre, Silver Blaze. À quinze contre cinq, Desborough Et à cinq contre quatre, le champ !

– Les numéros sont affichés, m'écriais-je. Il y en a six !

– Tous les six sont là ! Alors mon cheval court,

s'exclama le colonel, très surexcité. Mais je ne le vois pas. Mes couleurs n'ont point passé.

– Cinq chevaux seulement sont passés. Celui-ci doit être lui. »

Comme je parlais, un puissant cheval bai sortait vivement de l'enclos du pesage et passait près de nous au galop, portant sur son dos le blanc et rouge bien connu du colonel.

« Ce n'est pas mon cheval, s'écria le propriétaire. Cette bête n'a pas un poil blanc sur le corps. Qu'est-ce que vous avez donc fait, Monsieur Holmes ?

– Eh bien ! Eh bien ! voyons comme il s'en tire, dit mon ami imperturbable. (Pendant quelques minutes, il regarda avec mes jumelles de campagne.) Merveilleux ! Un départ excellent ! s'écria-t-il soudain. Les voici, ils atteignent le virage ! »

De notre drag nous avions une vue splendide des chevaux qui abordaient la ligne droite. Les six étaient si près les uns des autres qu'un seul tapis aurait pu les couvrir, mais à mi-chemin la casaque jaune de l'écurie de Capleton apparut en tête. Toutefois, avant qu'ils ne fussent à notre hauteur, l'élan fougueux de Desborough tombait et le cheval du colonel, déboulant à toute vitesse, passa le poteau avec six bonnes longueurs sur son rival, ce pendant qu'Iris, au duc de Balmoral, arrivait mauvaise troisième.

« La course me revient tout de même, dit le colonel, haletant et passant la main sur ses yeux. J'avoue que je n'y vois goutte. Ne croyez-vous pas, Monsieur Holmes, que vous avez fait durer votre mystère assez longtemps ?

– Certainement, colonel, vous allez tout savoir. Alons tous ensemble voir le cheval, là-bas. Le voici, continua-t-il quand nous fûmes entrés dans l'enclos du pesage où seuls ont accès les propriétaires et leurs amis. Vous n'avez qu'à lui laver la figure et la jambe à l'esprit de vin et vous constaterez que c'est bien le Silver Blaze de toujours.

– Vous me coupez le souffle !

– Je l'ai trouvé entre les mains d'un maquilleur et j'ai pris la liberté de le faire courir dans l'état où on l'a envoyé.

– Mon cher Monsieur, vous avez fait merveille. Le cheval a l'air en très bon état. Il n'a jamais, de sa vie, été en meilleure condition. Je vous dois mille excuses pour avoir douté de vos capacités. Vous m'avez rendu un grand service en retrouvant mon cheval. Vous m'en rendriez un plus grand encore Si vous pouviez mettre la main sur l'assassin de John Straker.

– C'est fait, dit doucement Holmes. »

Les Mémoires de Sherlock Holmes

Le colonel et moi nous l'avons alors regardé avec étonnement.

« Vous avez l'assassin ! Où est-il donc ?

– Il est ici.

– Ici ! Où ?

– En ma compagnie, en cet instant même. »

Le colonel devint rouge de colère.

« Je reconnais, Monsieur Holmes, dit-il, que je vous ai des obligations, mais je dois regarder ce

« Le cheval ! s'écria le colonel en même temps que moi-même.

– Oui, le cheval. Et cela atténuera sa faute si je vous dis qu'il l'a fait en se défendant et que John Straker était un homme tout à fait indigne de votre confiance. Mais voici la cloche et comme j'ai l'intention de gagner quelque argent sur la prochaine course, je remettrai une plus longue explication à un moment plus favorable. »



que vous venez de dire ou comme une plaisanterie de mauvais goût ou comme une insulte. » Sherlock se mit à rire.

« Je vous assure, colonel, que je ne vous ai nullement associé avec le crime. Le véritable assassin est là, immédiatement derrière vous ! »

Il fit un pas et posa la main sur le cou luisant du pur-sang.

Nous avions à nous seuls le coin d'un wagon Pullman, tandis que nous regagnions Londres à toute allure ce soir-là, et j'imagine que le voyage parut aussi court au colonel Ross qu'à moi, le temps que nous écoutâmes notre compagnon narrer les événements qui s'étaient déroulés dans les écuries de Dartmoor le soir fatal et nous exposer les moyens qui lui avaient permis de les élucider.

« J'avoue, dit-il, que toutes les théories que j'avais

conçus d'après les récits des journaux étaient entièrement erronées. Et cependant, il y avait dedans certaines indications, mais elles étaient masquées par d'autres détails qui cachaient leur importance véritable. Je suis parti pour le Devonshire avec la conviction que Fitzroy Simpson était le vrai coupable, tout en voyant, naturellement, que les charges contre lui étaient loin d'être complètes.

« Ce fut dans la voiture, juste au moment où nous arrivions à la maison de l'entraîneur que l'importance énorme du mouton au curry me frappa. Vous vous rappelez sans doute la façon dont je suis resté à ma place, alors que vous étiez tous descendus. Je me demandais comment j'avais pu négliger une piste aussi évidente.

– J'avoue, dit le colonel, que même à présent je ne peux voir en quoi cela vous aide.

– C'était le premier maillon dans la chaîne de mon raisonnement. L'opium en poudre n'est pas sans saveur. Celle-ci n'est pas désagréable, mais on la sent. Mêlé à un mets ordinaire, celui qui en mange le découvrirait sûrement et, sans doute, cesserait de manger. Le curry était exactement l'agent capable de déguiser cette saveur. On ne le remarque plus. J'élimine donc Simpson de l'affaire et notre attention se concentre alors sur Straker et sa femme, les deux seules personnes qui avaient pu faire choix du mouton au curry pour le dîner de ce soir-là. La sauce au curry fut ajoutée après que le plat avait été mis de côté pour le garçon d'écurie, car les autres ont mangé le même dîner sans éprouver aucun malaise. Oui donc avait pu s'approcher du plat sans que la bonne le vit ?

« Avant de résoudre cette question, j'avais déjà compris l'importance du silence du chien, car une déduction juste en suggère invariablement d'autres. L'incident Simpson m'avait appris qu'on gardait un chien dans les écuries et cependant, bien que quelqu'un fût entré et eût sorti un cheval, le chien n'avait pas aboyé assez fort pour réveiller les deux garçons d'écurie dans le grenier. Ce visiteur de minuit était donc évidemment quelqu'un que le chien connaissait bien.

« J'étais déjà convaincu ou presque que John Straker était venu aux écuries au beau milieu de la nuit et qu'il avait sorti Silver Blaze. Mais dans quel but ? Dans un but malhonnête, bien entendu ; sans cela, pourquoi aurait-il drogué le garçon d'écurie ? Pourtant j'étais fort en peine d'en dire la raison. On a déjà vu des cas où des entraîneurs ont réalisés de grosses sommes en utilisant des intermédiaires pour parier contre leurs propres chevaux qu'ils empêchaient frauduleusement de gagner. Quelquefois c'est un jockey qui retient son cheval,

quelquefois c'est un autre moyen plus sûr et plus madré. Qu'était-ce en la circonstance ? J'espérais que le contenu des poches de Straker m'aiderait à arriver à une conclusion.

« Et il m'y aida. Vous n'avez pu oublier cet étrange couteau qu'on trouva dans la main du défunt, un couteau qu'assurément nul homme sensé n'aurait choisi comme arme. C'était, comme le Dr Watson nous l'a dit, un de ces scalpels que l'on emploie pour les opérations les plus délicates de la chirurgie. Et l'on devait s'en servir, cette nuit-là, pour une opération délicate. Avec votre grande expérience de ce qui tient aux courses, vous devez savoir, colonel, qu'il est possible de faire aux jarrets d'un cheval une légère incision sous-cutanée qui ne laisse absolument aucune trace. L'animal ainsi traité serait affecté d'une légère boiterie que l'on attribuerait à un excès d'entraînement ou à un léger accès de rhumatisme, mais jamais à une manœuvre malhonnête.

– Le coquin ! la canaille ! s'écria le colonel.

– Ceci nous explique pour quelles raisons John Straker voulut emmener le cheval sur la lande. Une bête aussi ardente eût certainement réveillé les plus solides dormeurs quand elle eût senti la piqûre du couteau. Il fallait nécessairement que la chose s'effectue en plein air.

– Ce que j'ai été aveugle ! s'écria le colonel. Naturellement, c'était pour cela qu'il lui fallait une bougie et qu'il a frotté une allumette.

– Sans aucun doute. Mais en examinant ses affaires, j'ai été assez heureux pour découvrir non seulement la méthode du crime, mais aussi ses motifs. En votre qualité d'homme du monde, colonel, vous savez que les hommes ne portent pas les factures d'autrui dans leurs poches. Nous avons, pour la plupart, assez à faire pour acquitter les nôtres. J'ai donc tout de suite conclu que Straker menait une double vie et qu'il avait un second domicile. La nature de cette facture prouvait qu'il y avait dans l'affaire une dame, et une dame aux goûts dispendieux. Si généreux que vous soyez pour ceux qui sont à votre service, on s'attend difficilement qu'ils puissent payer à leurs épouses des toilettes de ville de vingt-deux guinées. Sans qu'elle en sache rien, j'ai questionné Mme Straker au sujet de la robe en question et, m'étant assuré qu'elle ne lui était jamais parvenue, j'ai pris note de l'adresse de la couturière et deviné qu'en lui rendant visite avec la photographie de Straker, j'en aurais vite terminé avec le mythique Darbyshire.

« À partir de ce moment-là, tout était clair. Straker avait emmené le cheval dans un creux où sa lumière resterait invisible. Simpson, dans son équi-

Les Mémoires de Sherlock Holmes

pée, avait perdu sa cravate ; Straker l'avait ramassée avec l'idée, peut-être, de s'en servir pour bander la jambe du cheval. Une fois dans le creux, il s'était placé derrière le cheval et il avait gratté une allumette, mais la bête, effrayée par la soudaine lumière, et avec l'instinct étrange des animaux qui sentent qu'on médite quelque méfait, la bête avait rué et le fer avait frappé Straker en plein front. Malgré la pluie, il avait déjà ôté son pardessus pour accomplir ce travail délicat et c'est ainsi qu'en tombant son couteau lui a incisé la cuisse. Est-ce que je me fais bien comprendre ? »

– Merveilleux ! dit le colonel, c'est merveilleux ! On croirait que vous y étiez !

– Mon dernier trait fut d'une portée plus lointaine. L'idée me vint qu'un homme aussi madré que Straker n'entreprendrait pas, sans une certaine expérience préalable, cette délicate besogne qui consiste à inciser les tendons. Sur quoi s'exercerait-il ? Mes yeux tombèrent sur les moutons et j'ai posé une question qui, plutôt à ma grande surprise, me prouva que cette supposition était correcte.

–Vous nous avez fait voir tout cela fort clairement, Monsieur Holmes.

– Quand je suis retourné à Londres, j'ai rendu visite à la couturière qui, tout de suite, a reconnu Straker comme un excellent client du nom de Darbyshire, dont la femme, très élégante, avait un penchant très marqué pour les toilettes coûteuses. Je ne doute nullement que cette femme l'ait fait s'endetter jusque par-dessus la tête et ne l'ait ainsi amené à cette misérable machination.

–Vous avez expliqué tout, sauf une seule chose, dit le colonel. Où était le cheval ?

– Ah ! il s'est échappé et un de vos voisins en a pris soin. De ce côté-là, il nous faut, je crois, proclamer une amnistie. Allons, voici l'embranchement de Clapham, si je ne m'abuse. Nous arriverons à Victoria dans moins de dix minutes. Si vous voulez bien fumer un cigare dans notre appartement, colonel, je serai heureux de vous fournir tous autres détails susceptibles de vous intéresser.



La Boîte en Carton

En choisissant quelques affaires typiques qui illustrent les remarquables qualités mentales de mon ami Sherlock Holmes, j'ai autant que possible accordé la préséance à celles qui, moins sensationnelles peut-être, offraient à ses talents le meilleur champ de manœuvres. Il est toutefois malheureusement impossible de séparer tout à fait le sensationnel du criminel, et le chroniqueur se débat dans un dilemme : ou sacrifier des détails essentiels et donner ainsi du problème une présentation inexacte, ou bien se servir de la matière que le hasard, et non un choix, lui fournit. Après cette courte préface je me tourne vers mes notes pour en extraire une chaîne d'événements étranges et particulièrement terribles.

C'était une journée d'août ; il régnait une chaleur torride. Baker Street ressemblait à une fournaise ; la réverbération du soleil sur les briques jaunes de la maison d'en face était pénible pour l'œil ; on avait de la peine à croire que c'était les mêmes murs qui surgissaient si lugubrement des brouillards de l'hiver. Nos stores étaient à demi tirés. Holmes était roulé en boule sur le canapé : il lisait et relisait une lettre que lui avait apportée le courrier du matin. Quant à moi, mon temps de service aux Indes m'avait entraîné à mieux supporter la chaleur que le froid, et une température de 33° ne m'éprouvait nullement. Mais le journal du matin n'avait aucune nouvelle intéressante. Le Parlement était en vacances. Tout le monde avait déserté la capitale. Je languissais après les clairières de New-Forest ou les galets de Southsea. Un compte en banque réduit à zéro m'avait obligé à retarder mes vacances. Mon compagnon n'éprouvait pas le moindre attrait pour la campagne ni pour la mer : il affectionnait de vivre au centre de cinq millions d'habitants, d'étirer ses fils parmi eux, de vibrer au premier bruit déclenché par un crime mystérieux. L'amour de la

nature ne faisait certes pas partie de ses dons innombrables.

Comme Holmes me semblait trop absorbé pour bavarder avec moi, j'avais rejeté mon journal et, m'adossant sur ma chaise, j'étais tombé dans une profonde rêverie. Soudain la voix de Sherlock Holmes s'immita dans mes pensées.

« Vous avez raison. Watson ! me dit-il. C'est une manière tout à fait absurde de régler un conflit.

– N'est-ce pas ? Tout à fait absurde ! » m'exclamai-je.

Et subitement, je me rendis compte qu'il avait fait écho à ma pensée la plus profonde. Je me redressai et le regardai avec ahurissement.

« Qu'est-ce à dire, Holmes ? m'écriai-je. Voilà qui dépasse l'imagination. »

Il se mit à rire de bon cœur.

« Rappelez-vous qu'il y a quelque temps, lorsque je vous ai lu le passage de l'un des contes de Poe où un logicien serré suit les pensées non formulées de son compagnon, vous avez été enclin à prendre cela pour un vulgaire tour de force de l'auteur. J'ai alors observé que cette habitude m'était courante, et vous avez exprimé une certaine incrédulité.

– Oh non !

– Peut-être pas avec votre langue, mon cher ami, mais à coup sûr avec vos sourcils. Aussi quand je vous ai vu jeter votre journal et mettre vos pensées en route, j'ai été très heureux de saisir l'occasion de lire à travers elles et, éventuellement, de les interrompre, ne fût-ce que pour vous prouver que je pouvais entrer en rapport avec elles. »



Je ne me contentai pas de si peu.

« Dans l'exemple que vous m'avez lu, lui répondis-je, le logicien tirait ses conclusions des gestes de l'homme qu'il observait. Si je me souviens bien, son sujet trébuchait sur un tas de pierres, levait le nez vers les toiles, etc. Mais moi je suis resté tranquillement assis sur ma chaise : quels indices aurais-je pu vous offrir ?

– Vous êtes injuste envers vous-même. La physiologie a été donnée à l'homme pour lui permettre d'exprimer ses émotions ; la vôtre remplit fidèlement son office.

– Voulez-vous me faire croire que vous avez lu dans mes pensées par le truchement de ma physiologie ?

– De votre physiologie, oui. Et spécialement de vos yeux. Peut-être ne vous rappelez-vous pas comment a débuté votre rêverie ?

– Ma foi non !

– Alors je vais vous le dire. Après avoir jeté votre journal, geste qui a attiré mon attention, vous êtes demeuré assis pendant une demi-minute avec une expression vide. Puis vos yeux se sont portés vers le portrait nouvellement encadré du général Gordon, et j'ai vu d'après l'altération de vos traits qu'un train de pensées avait démarré. Mais il n'est pas allé bien loin. Votre regard s'est dirigé presque aussitôt vers le portrait non encadré de Henry Ward Beecher qui est placé au-dessus de vos livres. Puis vous avez contemplé les murs. La signification de tout cela était évidente : vous étiez en train de penser que si le portrait était encadré il remplirait juste cet espace nu et ferait un heureux vis-à-vis au portrait de Gordon.

– Vous m'avez admirablement suivi ! m'exclamai-je.

– Jusque là je ne risquai guère de me tromper. Mais ensuite vos yeux se sont reportés sur Beecher, et vous l'avez regardé attentivement, comme si vous essayiez de lire son caractère d'après ce portrait. Puis vous avez cessé de froncer le sourcil, tout en continuant de regarder dans la même direction, et votre visage est devenu pensif. Vous évoquez les épisodes de la carrière de Beecher. Je savais bien que vous ne le pourriez pas sans songer à la mission qu'il entreprit pour le compte des Nordistes au temps de la guerre civile, car je me rappelle vous avoir entendu clamer votre indignation contre l'accueil qui lui réservèrent les éléments les plus turbulents de notre population. Indignation si passionnée que j'étais sûr que vous n'auriez pas pensé à Beecher sans réfléchir à cet épisode. Quand, un moment plus tard, j'ai vu vos yeux s'éloigner du tableau, j'ai senti que votre esprit

s'était plongé dans la guerre civile ; lorsque j'ai observé vos lèvres serrées, vos yeux étincelants, vos mains crispées, j'étais certain que vous pensiez au courage manifesté par les deux camps au cours de cette lutte désespérée. Et puis, à nouveau, votre physiologie s'est attristée ; vous avez hoché la tête. Vous méditez alors sur les horreurs, les deuils, le gaspillage des vies humaines. Vous avez porté la main sur votre vieille blessure, et un sourire a flotté sur vos lèvres : j'en ai déduit que l'absurdité de l'application de cette méthode aux problèmes internationaux ne vous avait pas échappé. À ce moment j'ai déclaré partager votre opinion sur cette absurdité, et j'ai été ravi de constater l'exactitude de mes déductions.

– Parfaite exactitude ! dis-je. Et maintenant que vous m'avez tout expliqué, j'avoue que j'en suis encore confondu.

– C'était très superficiel, mon cher Watson, je vous assure ! Je ne me serais pas permis une telle intrusion si l'autre jour vous n'aviez manifesté votre incredulité. Mais je suis aux prises avec un petit problème dont la solution peut se révéler plus difficile que ce modeste essai de lecture de pensées. Avez-vous remarqué dans le journal un entrefilet se rapportant au contenu peu banal d'un paquet qui a été adressé par la poste à Mlle Cushing, de Cross Street, à Croydon ?

– Non, je n'ai rien vu.

– Ah ! Il a dû vous échapper. Tendez-moi le journal, je vous prie. Voici : sous la colonne financière. Seriez-vous assez bon pour le lire à haute voix ? » Je repris le journal qu'il m'avait renvoyé, et je lus l'entrefilet en question.

Il était intitulé *Paquet macabre*.

Mademoiselle Susan Cushing, habitant Cross Street, à Croydon, a été victime d'une plaisanterie révoltante, à moins qu'il ne faille attacher à l'incident une signification plus sinistre. A deux heures hier après-midi, le facteur lui délivra un petit paquet enveloppé de papier brun. Une boîte en carton se trouvait à l'intérieur : elle était pleine de gros sel. Mlle Cushing, en la vidant, découvrit avec horreur deux oreilles humaines, apparemment coupées depuis peu. La boîte enveloppée dans le papier avait été postée de Belfast la veille au matin. L'expéditeur est inconnu. L'affaire est d'autant plus mystérieuse que Mlle Cushing, qui a cinquante ans, a mené une existence fort retirée et possède si peu de relations ou de correspondants que c'est un événement quand elle reçoit une lettre par la poste. Cependant il y a quelques années, lorsqu'elle habitait à Penge, elle avait loué des chambres de sa maison à trois jeunes étudiants en médecine, dont elle dut se débarrasser en raison de leurs habitudes bruyantes et irrégulières. La police estime que ce geste outrageant a

La Boîte en Carton

pu être commis par l'un des trois jeunes gens qui lui aurait gardé rancune et qui comptait l'épouvanter par ces dépouilles d'une salle de dissection. Cette thèse s'appuie sur le fait qu'un étudiant était originaire du nord de l'Irlande et même, selon les dires de Mlle Cushing, de Belfast. En attendant, une enquête est ouverte ; elle a été confiée à M. Lestrade, qui est l'un de nos meilleurs détectives.

— Assez pour le *Daily Chronicle* ! fit Holmes quand j'eus achevé ma lecture. Passons à notre ami Lestrade. Ce matin j'ai reçu un mot de lui. Voici ce qu'il écrit :

« Je pense que cette affaire est tout à fait dans votre ligne. Nous avons le ferme espoir d'élucider le mystère, mais nous éprouvons une certaine difficulté à trouver une base sur laquelle démarrer. Bien sûr nous avons télégraphié au bureau de poste de Belfast, mais ce jour-là beaucoup de paquets ont été manipulés et personne ne se souvient de celui-ci en particulier, ni de son expéditeur. La boîte est une boîte d'une demi-livre de tabac doux, et elle ne nous a rien livré d'intéressant. La thèse de l'étudiant en médecine m'apparaît encore comme la plus vraisemblable, mais si vous aviez quelques heures à perdre, je serais très heureux de vous rencontrer. Je serai, soit chez Mlle Cushing, soit au commissariat, toute la journée. »

« Qu'en dites-vous, Watson ? Vous sentez-vous capable de braver la chaleur et de descendre à Croydon avec moi pour courir le risque d'enrichir vos annales ?

— Je ne demandais justement que d'avoir quelque chose à faire.

— Eh bien, voilà le quelque chose. Sonnez pour commander un fiacre. Je troque ma robe de chambre contre un veston, je garnis mon étui à cigares, et je suis prêt. »

Pendant que nous étions dans le train, un orage éclata, et la chaleur nous parut moins oppressante à Croydon que dans la capitale. Holmes avait envoyé un télégramme à Lestrade qui nous attendait à la gare : le représentant de Scotland Yard était toujours aussi

sec, nerveux, sémillant, semblable à une fouine. Au bout de cinq minutes de marche, nous arrivions à Cross Street où habitait Mlle Cushing. C'était une très longue rue bordée par des maisons de briques à deux étages, coquettes et propres ; les perrons étaient d'un blanc impeccable ; des commères en tablier jacassaient sur le pas des portes. Deux cents mètres plus loin, Lestrade s'arrêta et frappa : une jeune bonne lui ouvrit. Mlle Cushing était assise dans la pièce du devant où nous fûmes introduits. Elle avait le visage placide, de grands yeux doux, des cheveux grisonnants qui dessinaient une boucle sur chaque tempe. Une têtère était posée sur ces genoux ; sur un tabouret à côté de sa chaise un panier débordait de soies de couleur.

« Elles sont dans l'appentis, ces horreurs ! dit-elle à Lestrade quand nous entrâmes. Je voudrais bien que vous m'en débarrassiez.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle Cushing. Je les gardais ici jusqu'à ce que mon ami, M. Holmes, les vit en votre présence.

— En ma présence ! Pourquoi ?

— Pour le cas où il désirerait vous poser quelques questions.

— À quoi bon me poser des questions alors que je vous dis et que je vous répète que je ne sais rien à



leur sujet.

— Bien sûr, mademoiselle ! intervint Holmes d'une voix lénifiante. Je comprends parfaitement que

vous ayez été plus qu'ennuyée par toute cette affaire.

— Vous pouvez le dire, monsieur ! Je suis une femme tranquille et je mène une existence retirée. C'est quelque chose de tout à fait nouveau pour moi que de voir mon nom dans les journaux et de recevoir la visite de la police. Je ne veux pas que vous les apportiez ici, monsieur Lestrade. Si vous voulez les regarder, allez dans l'appentis. »

L'appentis était situé dans le jardinet derrière la maison. Lestrade y pénétra et en sortit une boîte jaune en carton, un morceau de papier marron et de la ficelle. Au bout de l'allée il y avait un banc sur lequel nous allâmes nous asseoir pendant que Holmes examinait, les uns après les autres, les objets que Lestrade lui avait remis.

« La ficelle est d'un intérêt extraordinaire, observa-t-il en l'élevant à la lumière et en la flairant comme un chien de chasse. Que pensez-vous de cette ficelle, Lestrade ?

— Elle a été goudronnée.

— Précisément. C'est un morceau de ficelle goudronnée. Vous avez aussi remarqué, sans doute, que Mlle Cushing l'a coupée avec des ciseaux, comme en témoigne le double effilochage de chaque côté. Cela est important.

— Je ne vois pas cette importance... commença Lestrade.

— L'importance réside dans le fait que le nœud est intact, et que ce nœud est assez particulier.

— Il est très adroitement confectionné. J'ai déjà rédigé une note à ce sujet, répondit Lestrade avec suffisance.

— Ne parlons plus de la ficelle, alors ! fit Holmes en souriant. Venons-en au papier qui enveloppait la boîte. Du papier brun, avec une odeur distincte de café. Comment, vous ne l'aviez pas sentie ? Je crois que c'est incontestable. L'adresse est écrite un peu à la débânde : "Mademoiselle S. Cushing, Cross Street, Croydon." Rédigée avec une plume à pointe large, probablement un J, et avec de l'encre de qualité

très inférieure. Le mot Croydon a d'abord été écrit avec un i, puis l'i a été corrigé en y. Le paquet a donc été adressé par un homme (l'écriture est indiscutablement masculine) d'une instruction limitée et peu familiarisé avec la ville de Croydon. Bon. La boîte est une boîte jaune d'une demi-livre de tabac doux ; elle ne présente rien d'intéressant sauf deux traces nettes d'un pouce sous l'angle gauche ; elle est remplie de gros sel, d'une qualité habituellement utilisée pour la conservation des peaux et des cuirs grossiers. Et, couchées dans le sel, voici les étranges pièces annexes de notre dossier... »

Tout en parlant il prit les deux oreilles, posa une planche sur ces genoux, et procéda à leur examen minutieux. Lestrade et moi l'encadrâmes et nous regardâmes alternativement ces horribles dépouilles et le visage méditatif, tendu de notre compagnon. Finalement il les reposa dans le sel et demeura silencieux quelque temps.

« Vous avez remarqué, bien entendu, demanda-t-il, que ces oreilles n'appartiennent pas à la même personne ?

— Oui, je l'ai vu. Mais il s'agit d'une mauvaise plaisanterie d'étudiants dans une salle de dissection, peu important deux oreilles dépareillées ou une paire.

— En effet. Mais il ne s'agit pas d'une mauvaise plaisanterie.

— Vous en êtes sûr ?

— De fortes présomptions s'y opposent. Dans les salles de dissection les cadavres reçoivent une injection de liquide antiseptique. Ces oreilles n'en



portent pas trace. D'autre part, elles sont fraîches. Elles ont été arrachées avec un instrument émoussé ; or les étudiants travaillent avec de bons instruments. Par ailleurs un esprit tant soit peu médical aurait songé à du phénol ou de l'alcool rectifié, mais sûrement pas à du gros sel. Je répète qu'il ne s'agit pas d'une farce, mais d'un crime grave. »

Un petit frisson me parcourut l'échine en entendant les mots de mon compagnon et en regardant le sérieux qui avait durci ses traits. Ce préliminaire brutal semblait présager un drame horrible et inexplicable encore à l'arrière-plan. Lestrade, toutefois, secoua la tête comme quelqu'un qui n'est qu'à demi convaincu.

« Je ne nie pas que la thèse de la farce se heurte à plusieurs objections, dit-il. Mais il y en a de bien plus fortes contre la vôtre. Nous savons que cette femme a mené une existence très discrète et très respectable à Penge comme ici depuis vingt ans. Elle ne s'est presque jamais absentée de chez elle plus d'une journée. Pourquoi dès lors un criminel lui enverrait-il les preuves de son crime ? À moins qu'elle ne soit une actrice consommée, elle ne comprend pas mieux l'affaire que nous-mêmes.

— Tel est le problème que nous avons à résoudre, répondit Holmes. Pour ma part je m'y attellerai en présumant que mon raisonnement est correct et qu'un double assassinat a été commis. L'une de ces oreilles est une oreille de femme : petite, délicate, percée par un anneau. Ces deux personnes sont sans doute mortes, sinon nous aurions entendu parler d'elles. Nous sommes vendredi. Le paquet a été posté jeudi matin. Le drame a donc eu lieu mercredi, ou mardi, ou plus tôt. Si ces deux personnes ont été assassinées, qui d'autre que leur meurtrier aurait adressé à Mlle Cushing la preuve de son crime ? Nous pouvons déduire que l'expéditeur du paquet est l'homme que nous recherchons. Mais il devait avoir une bonne raison pour l'adresser à Mlle Cushing ! Quelle raison ? Sans doute pour l'avertir que le crime avait été commis ; ou peut-être pour la faire souffrir. Mais dans ce cas elle sait qui il est. Le sait-elle ? J'en doute. Si elle le sait, pourquoi aurait-elle alerté la police ? Elle aurait enterré les oreilles, et personne n'en aurait rien su. Voilà ce qu'elle aurait fait si elle avait désiré protéger le criminel. Mais si elle ne désirait pas le protéger, alors elle nous aurait livré son nom. C'est un bel écheveau à débrouiller. »

Il avait parlé de sa voix aiguë et rapide en regardant dans le vague ; soudain il sauta sur ses pieds et se tourna vers la maison.

« J'ai quelques questions à poser à Mlle Cushing, dit-il.

— Dans ce cas je vais vous laisser ici, déclara Lestrade, car j'ai une autre petite affaire en cours. Je crois n'avoir plus rien à tirer de Mlle Cushing. Retrouvez-moi au commissariat.

— Nous y passerons en nous rendant à la gare », répondit Holmes.

Nous nous retrouvâmes bientôt dans la pièce du devant où la vieille demoiselle travaillait paisiblement à sa têtère. Elle la reposa sur ces genoux quand nous entrâmes et nous regarda de ses yeux bleus perçants, bien francs.

« Je suis persuadée, monsieur, nous dit-elle, que c'est une erreur, et que ce paquet ne devait absolument pas m'être adressé. Je l'ai dit et répété à ce gentleman de Scotland Yard mais il n'a fait qu'en rire. Pour autant que je sache, je ne compte aucun ennemi sur cette terre ; pourquoi donc me jouerait-on une pareille plaisanterie ?

— Je partage tout à fait cette opinion, mademoiselle Cushing, répondit Holmes en prenant un siège à côté d'elle. Je crois qu'il est plus probable... »

Il s'arrêta ; je le vis non sans surprise considérer avec une intensité singulière le profil de Mlle Cushing. Un éclair d'étonnement et de satisfaction passa sur son visage ; mais lorsqu'elle leva les yeux pour découvrir la cause de son silence, il était devenu impassible. Je me mis alors à étudier les cheveux plats et grisonnants de notre hôtesse, son petit bonnet propre, ses boucles d'oreille, sa physionomie placide, sans voir ce qui avait pu provoquer l'émotion de mon compagnon.

« Il y a deux ou trois petites questions...

— Oh ! je suis lasse des questions ! s'écria avec impatience Mlle Cushing.

— Vous avez deux sœurs, je crois ?

— Comment le savez-vous ?

— Au moment où je suis entré dans la pièce j'ai remarqué que vous aviez sur la cheminée la photographie d'un groupe de trois dames : l'une est incontestablement vous-mêmes, et les deux autres vous ressemblent tellement qu'elles ne peuvent qu'appartenir à votre famille.

— Vous avez tout à fait raison. Ce sont mes sœurs Sarah et Mary.

— Et voici près de moi un autre portrait, pris à Liverpool, de votre plus jeune sœur en compagnie d'un homme qui, à en juger par son uniforme, est un steward. À cette époque elle n'était pas mariée.

— Vous avez le don d'observation très développé !

— C'est mon métier.

— Eh bien, vous avez entièrement raison ! Mais elle épousa M. Browner quelques jours plus tard. Il était sur la ligne de l'Amérique du Sud quand

cette photo fut prise, mais il était si amoureux de sa femme qu'il ne pouvait pas se résoudre à la quitter si longtemps ; aussi s'engagea-t-il dans des navires qui font le trafic entre Liverpool et Londres.

— Ah ! *Le Conqueror*, peut-être ?

— Non, le *May Day*, aux dernières nouvelles. Jim vint me voir ici une fois. C'était avant qu'il se remit à boire. Mais ensuite, il buvait toujours quand il était à terre, et le moindre petit verre le rendait fou furieux. Ah ! ce fut un triste jour quand il se remit à boire ! D'abord il me laissa tomber, puis il se querella avec Sarah, et maintenant que Mary ne m'écrit plus, nous ne savons pas comment ils vont. »

Il était évident que Mlle Cushing avait abordé là un sujet qui lui tenait au cœur. Comme la plupart des gens qui mènent une vie retirée, elle s'était montrée timide au début, mais elle devint vite extrêmement communicative. Elle nous donna beaucoup de détails sur son beau-frère le steward, puis reprit le thème de ses précédents locataires, les étudiants en médecine, nous énuméra leurs défauts, leurs noms et les hôpitaux où ils travaillaient. Holmes écoutait tout avec beaucoup d'attention, et l'interrompait parfois pour lui poser une question.

« À propos de votre deuxième sœur Sarah, dit-il, je me demande pourquoi, puisque vous êtes célibataires toutes les deux, vous n'habitez pas ensemble.

— Ah ! on voit bien que vous ne connaissez pas le caractère de Sarah ! Quand je suis venue à Croydon, j'ai essayé ; il y a deux mois nous avons dû nous séparer. Je ne veux rien dire contre ma sœur, mais elle se mêle toujours de tout et elle est difficile à satisfaire, Sarah !

— Vous dites qu'elle s'est disputée avec votre famille de Liverpool ?

— Oui, et pourtant ils furent quelques temps les meilleurs amis du monde. Elle était allée à Liverpool pour habiter avec eux. Et à présent elle

n'a pas de mots assez durs pour Jim Browser. Quand elle était ici, elle ne parlait de rien d'autre que de son ivrognerie et de ses mauvaises manières. Je pense qu'il n'a pas dû supporter ses ingérences dans son ménage, et que leur brouille a commencé comme ça.

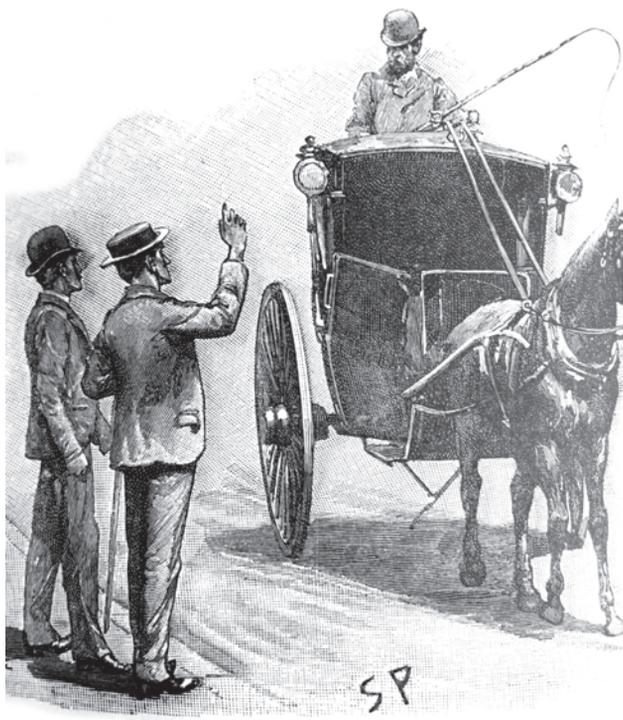
— Merci, mademoiselle Cushing, dit Holmes en se levant et en s'inclinant. Votre sœur Sarah habite, m'avez-vous dit, dans le New Street, à Wallington ? Au revoir. Je suis tout à fait désolé que vous ayez été troublée par une affaire qui ne vous concerne nullement. »

Un fiacre passait quand nous sortîmes. Holmes le hêla.

« Wallington est loin d'ici ? demanda-t-il.

— Quinze cents mètres, monsieur.

— Très bien. Grimpez, Watson. Il faut que nous battons le fer pendant qu'il est chaud. L'affaire a beau être simple, il reste encore quelques détails à préciser. Quand vous passerez devant un bureau de poste, cocher, vous vous arrêterez. »



Holmes expédia une courte dépêche et, quand le fiacre se remit en route, il s'adossa dans le fond de la voiture avec son chapeau rabattu sur les yeux pour se protéger du soleil. Notre cocher s'arrêta devant une maison qui ressemblait assez à celle que nous venions de quitter. Mon compagnon lui commanda de nous attendre, et au moment où il posait sa main sur le heurtoir la porte s'ouvrit et un grave gentleman vêtu de noir, coiffé d'un chapeau très lustré, apparut sur le perron.

« Mlle Cushing est-elle ici ? s'enquit Holmes.

— Mlle Sarah Cushing est très gravement malade, répondit-il. Depuis hier elle souffre d'un dérangement cérébral extrêmement sérieux. En ma qualité de médecin, je ne saurais prendre la responsabilité d'autoriser une visite. Je vous prie de revenir dans dix jours. »

Il enfila ses gants, referma la porte et descendit la rue.

« Eh bien, si nous ne pouvons pas, nous ne pouvons pas ! fit Holmes avec entrain.

— Peut-être n'aurait-elle pas pu, ou voulu vous en dire beaucoup ?

— Je ne voulais pas qu'elle me dise grand-chose. Je voulais simplement la regarder. Tout compte fait, je pense que j'ai amassé tout ce dont j'avais besoin. Conduisez-nous à un restaurant convenable, cocher. Nous allons déjeuner, après quoi nous irons retrouver l'ami Lestrade au commissariat de police. »

Nous déjeunerâmes fort agréablement tous les deux. Holmes ne parla pas d'autre chose que de violons, et il me conta avec beaucoup de verve comment il avait acheté son Stradivarius personnel qui valait au moins cinq cents guinées chez un brocanteur juif de Tootenham Court pour cinquante-cinq shillings. Ce qui le lança sur Paganini, et pendant une heure il multiplia les anecdotes sur cet homme extraordinaire. L'après-midi était fort avancé et l'ardeur du soleil légèrement tombée quand nous arrivâmes au commissariat. Lestrade nous attendait devant la porte.

« Un télégramme pour vous, monsieur Holmes ! annonça-t-il.

— Ah ! C'est la réponse... »

Il l'ouvrit, y jeta un coup d'œil et l'enfouit dans sa poche.

« ... Tout va bien ! fit-il.

— Avez-vous découvert quelque chose ?

— J'ai tout découvert !

— Quoi ? Vous plaisantez ? »

Lestrade le considérait avec stupéfaction.

« Je n'ai jamais été plus sérieux. Un crime ignoble a été commis, et je crois que j'en possède maintenant tous les détails.

— Et le criminel ? »

Holmes griffonna quelques mots au dos d'une de ses cartes de visite et la tendit à Lestrade.

« Voilà le nom, dit-il. Vous ne pourrez pas effectuer l'arrestation avant demain soir au plus tôt. Je préférerais que vous ne mentionniez pas mon nom dans cette affaire, car je tiens à ne le voir associé qu'à des problèmes dont la solution présente des difficultés. Venez, Watson ! »

Nous repartîmes ensemble vers la gare, tandis que Lestrade contemplait d'un air épanoui la carte que Holmes lui avait remise.

« L'affaire, me dit Sherlock Holmes tandis que nous bavardions ce soir-là en fumant un cigare dans notre meublé de Baker Street, est l'une de celles où, comme pour les enquêtes que vous avez intitulées *Une Étude en Rouge* ou *Le Signe des Quatre*, nous avons été contraints de raisonner en remontant des effets aux causes. J'ai écrit à Lestrade pour le prier de nous fournir les détails qui nous manquent encore et qu'il ne pourra se procurer qu'après avoir capturé le meurtrier. Cette capture ne fait pas de doute car, bien qu'il ait la cervelle vide, il est plus tenace qu'un bouledogue à partir du moment où il a compris ce qu'il doit faire ; c'est d'ailleurs cette ténacité qui l'a fait monter en grade à Scotland Yard.

— Votre dossier n'est donc pas complet ?

— Presque complet pour l'essentiel. Nous savons qui est l'auteur de cette révoltante affaire, mais l'identité de l'une des victimes nous manque. Naturellement vous avez déjà formulé vos propres conclusions ?

— Je suppose que ce Jim Browner, steward sur un navire de la ligne de Liverpool, est l'individu que vous soupçonnez ?

— Oh ! c'est plus qu'un soupçon.

— Et cependant je ne vois rien de mieux que quelques vagues indications...

— Au contraire, rien ne saurait être plus clair ! Retraçons les principales étapes. Nous avons abordé l'affaire, vous vous en souvenez, avec un esprit totalement vierge, ce qui est toujours un avantage. Nous n'avions pas échafaudé de théories. Nous étions là simplement pour observer et tirer des déductions de nos observations. Qu'avons-nous vu pour commencer ? Une demoiselle très tranquille et fort respectable, qu'on ne pouvait absolument pas accuser de nous cacher quelque chose, et puis une photographie qui m'a révélé qu'elle avait deux sœurs plus jeunes. Instantanément, j'ai pensé

que la boîte avait pu être adressée à l'une ou à l'autre. J'ai mis cette idée de côté, en me disant que nous pourrions la vérifier ou l'infirmier à loisir. Puis nous nous sommes rendus dans le jardin, et nous avons examiné le contenu de la petite boîte jaune.

« La ficelle était du genre de celles dont se servent les voiliers à bord d'un navire ; tout de suite notre enquête s'est parfumée d'un souffle d'air marin. Quand j'ai remarqué que le nœud était confectionné à la manière des marins, que le paquet avait été posté d'un port, et que l'oreille masculine était percée par un anneau (ce qui est plus fréquent chez les marins que chez les terriens) j'ai acquis la certitude que tous les acteurs du drame appartenaient à la classe sociale des gens de la mer.

« Quand j'ai examiné l'adresse du paquet, j'ai constaté qu'elle portait le nom de Mlle S. Cushing. La sœur aînée s'appelait, bien sûr, Mlle Cushing et, bien que l'initiale du prénom fût un S., cet « S. » pouvait concerner aussi bien l'une de ses sœurs. Dans ce cas-là, il fallait reprendre toute l'affaire sur de nouvelles bases. Je me suis donc rendu dans la maison pour éclaircir ce point. J'allais affirmer à Mlle Cushing que j'étais convaincu qu'une erreur avait été commise, quand je me suis brusquement, vous vous le rappelez, interrompu. Le fait est que je venais de voir quelque chose qui m'a rempli d'étonnement et qui, du même coup, a limité singulièrement le champ de nos investigations.

« En qualité de médecin, vous savez, Watson, qu'il n'y a pas d'organe du corps humain qui présente plus de personnalité qu'une oreille. Toutes les oreilles diffèrent les unes des autres ; il n'y en a pas deux semblables. Dans le numéro de l'an dernier

de l'*Anthropological Journal*, vous trouverez deux brèves monographies de ma plume sur ce sujet. J'avais donc examiné les oreilles dans la boîte avec les yeux d'un expert, et j'avais soigneusement noté leurs particularités anatomiques. Imaginez ma surprise quand, regardant Mlle Cushing, je m'aperçus que son oreille correspondait exactement à l'oreille féminine que je venais d'examiner. Il ne

pouvait pas s'agir d'une simple coïncidence : la même minceur de l'hélix, la même incurvation du lobe supérieur, la même circonvolution du cartilage interne... Pour l'essentiel c'était la même oreille.

« Bien entendu, je discernai immédiatement l'importance énorme de cette observation. Il m'apparut évident que la victime était une parente du même sang, et probablement une très proche parente. J'ai donc mis Mlle Cushing sur le chapitre de sa famille, et vous vous rappelez tous les détails qu'elle nous a fournis.

« Tout d'abord sa sœur s'appelait Sarah et elles avaient vécu ensemble jusqu'à ces tout derniers temps : c'était là l'explication de la méprise, comme de l'adresse du paquet. Puis nous avons appris l'existence de ce steward, marié à la troisième sœur, et nous avons su qu'il avait été autrefois en si bons termes avec Mlle Sarah, qu'elle avait quitté Liverpool pour vivre auprès des Browner,

mais qu'ensuite une dispute les avait séparés. Cette dispute avait mis depuis quelques mois un terme à toutes les relations, si bien que pour le cas où Browner aurait voulu expédier un paquet à Mlle Sarah, il l'aurait envoyé à son ancienne adresse.

« L'affaire sortait donc merveilleusement des brumes. Nous connaissions l'existence de ce steward, impulsif, à passions violentes (n'avait-il pas



"JIM BROWNER."

renoncé à un emploi qui devait être plus lucratif afin de se rapprocher de sa femme ?), sujet enfin à des accès occasionnels d'ivrognerie. Nous avions toutes raisons de croire que sa femme avait été assassinée, et qu'un homme probablement un marin, avait été assassiné en même temps. La jalousie paraissait être le mobile évident du crime. Et pourquoi envoyer les preuves de son acte à Mlle Sarah Cushing ? Sans doute parce que, durant son séjour à Liverpool, elle avait dû être mêlée aux événements qui aboutirent au drame... Vous remarquerez que cette ligne de navigation fait escale à Belfast, Dublin et Waterford ; en supposant que Browner eût commis son crime juste avant de s'embarquer sur son vapeur le *May Day*, Belfast était le premier endroit d'où il pouvait expédier son sinistre paquet.

« À cette étape une deuxième solution était évidemment possible : bien que je l'eusse jugée improbable, encore me fallait-il en avoir le cœur net avant d'aller plus loin. Un amoureux éconduit aurait pu avoir tué M. et Mme Browner, et l'oreille masculine aurait alors appartenu au mari. De sérieuses objections s'élevaient contre cette hypothèse, mais elle était, après tout, possible. J'ai donc envoyé une dépêche à mon ami Agar, de la police de Liverpool, et lui ai demandé de me dire si Mme Browner était chez elle, et si Browner avait embarqué sur le *May Day*. Puis nous sommes allés à Wallington rendre visite à Mlle Sarah.

« J'étais surtout curieux de voir si cette oreille de famille était aussi bien reproduite sur elle. D'autre part, elle pouvait nous fournir d'importants renseignements, mais je n'y comptais guère. Elle avait dû entendre parler de l'affaire dès la veille, puisque tout Croydon la savait, et que seule elle était à même de comprendre la signification du paquet. Si elle avait voulu aider la justice, elle se serait déjà mise en communication avec la police. Néanmoins il était de notre devoir d'aller la voir ; nous nous sommes rendus chez elle. Nous avons appris que la nouvelle de l'arrivée du paquet (car sa maladie date de ce moment-là) avait déclenché une fièvre cérébrale. Il était plus clair que jamais qu'elle en comprenait toute la signification, mais qu'avant un certain laps de temps elle ne nous serait d'aucun secours.

« Nous n'avions pas besoin, heureusement, de son témoignage. La réponse à mon télégramme nous attendait au commissariat de police. Rien n'aurait pu être plus concluant. Depuis plus de trois jours la maison de Mme Browner était fermée, et les voisins pensaient qu'elle était allée dans le sud voir ses sœurs. Le bureau maritime certifiait que Brow-

ner s'était embarqué à bord du *May Day*, dont l'arrivée dans la Tamise est prévue pour demain soir. Quand il arrivera il sera cueilli par notre ami Lestrade peu malin mais décidé. Je ne doute pas que nous n'obtenions alors tous les détails qui nous manquent. »

Sherlock Holmes ne fut pas déçu. Le surlendemain il reçut une grande enveloppe qui contenait une courte lettre du détective et un document dactylographié de plusieurs pages.

« Lestrade l'a fort bien cueilli, dit Holmes. Peut-être voudriez-vous savoir ce qu'il me dit ?

« Mon cher Monsieur Holmes,

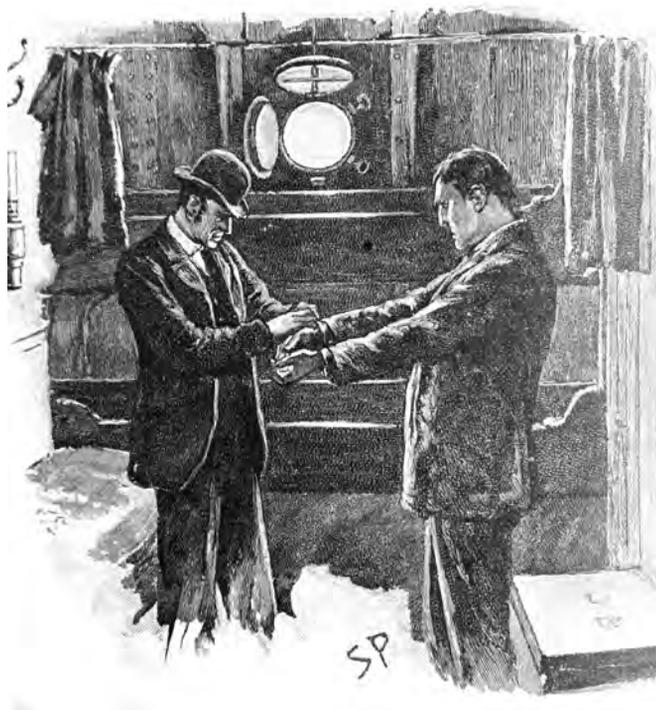
Comme suite au plan que nous avons élaboré pour la confirmation de nos théories... »

« Le « nous » n'est pas mal, hé, Watson ?... »

« Je me suis rendu à l'Albert Dock hier soir à six heures et je suis monté à bord du vapeur *May Day*, appartenant à la compagnie *Packet* de Londres-Dublin-Liverpool. Après enquête j'ai découvert qu'il y avait parmi l'équipage un steward du nom de James Browner, qui s'était comporté pendant le voyage d'une façon si extraordinaire que le commandant s'était vu contraint de le relever de son poste. Je suis descendu dans sa cabine, et je l'ai trouvé assis sur un coffre, la tête dans les mains et se balançant d'arrière en avant. C'est un grand gaillard costaud, sans barbe, très bronzé (un type dans le genre d'Albridge, qui nous aida dans l'affaire de la blanchisserie fantôme). Il bondit quand il entendit ce que j'avais à lui dire. J'avais déjà porté mon sifflet à la bouche pour appeler deux agents de la police fluviale qui se trouvaient dans le coin, mais il s'effondra et me tendit tranquillement les poignets pour que je lui passe les menottes. Nous l'avons mis en cellule au commissariat et nous avons emmené son sac pour le cas où il contiendrait quelque chose d'intéressant ; à l'exception d'un grand couteau tranchant comme en ont beaucoup de marins, nous n'avons rien trouvé de notable. Nous n'avons cependant pas besoin de preuves supplémentaires car, une fois traduit devant l'inspecteur de service au commissariat, il demanda à faire une déposition qui fut prise en sténo et dactylographiée en trois exemplaires. Vous en trouverez un dans le pli. L'affaire s'avère, comme je l'avais toujours pensé, d'une simplicité enfantine, mais je vous suis très obligé de l'aide que vous m'avez apportée.

Avec mes meilleurs sentiments,
votre G. Lestrade »

« ... Hum ! reprit Holmes. L'affaire était vraiment d'une simplicité enfantine, mais je crois qu'il ne l'avait pas trouvée aussi simple lorsqu'il nous a de-



une corde à une poulie si cette femme n'avait pas forcé notre porte. Car Sarah Cushing m'aimait (c'est là la racine de l'affaire). Elle m'aima jusqu'à ce que tout son amour se transformât en haine quand elle se rendit compte que je préférerais la trace des pas de ma femme dans la boue plutôt qu'elle avec tout son corps et toute son âme.

« Elles étaient trois sœurs. L'aînée était une brave femme, la deuxième un démon, la troisième un ange. Sarah avait trente-trois ans, et Mary vingt-neuf quand je me suis marié. Nous étions parfaitement heureux quand nous vivions tous les deux, et dans tout Liverpool il n'y avait pas de meilleure femme que ma Mary. Et puis, nous avons invité Sarah à pas-

mandé un coup de main. N'importe : voyons ce que dit Jim Browner. Voici sa déposition, telle qu'elle a été enregistrée devant l'inspecteur Montgomery du commissariat de police de Shadwell ; elle a l'avantage d'être prise sur le vif. »

« Si j'ai quelque chose à dire ? Oui, j'ai beaucoup à dire. Je vais tout vous avouer. Vous pouvez me pendre, ou me laisser en vie : je m'en soucie comme d'une guigne. Je vous dis que je n'ai pas fermé l'œil depuis que je l'ai fait, et je crois que je ne dormirai plus jamais. Parfois c'est la tête à lui, le plus souvent c'est la tête à elle. Lui, sombre et renfrogné ; elle, avec une sorte d'étonnement dans le regard. Oui, l'agnelle blanche, elle a dû être bien étonnée quand elle a lu un arrêt de mort sur un visage qui ne l'avait jusqu'ici jamais regardée qu'avec amour !

« Mais tout ça, c'est la faute de Sarah. Puisse la malédiction d'un homme brisé lui faire pourrir le sang dans les veines ! Ce n'est pas que je veuille m'innocenter. Je sais que je m'étais remis à boire, comme la bête sauvage que j'étais. Mais elle m'aurait pardonné ; elle serait restée liée à moi comme

ser une semaine chez nous ; la semaine est devenue un mois ; et finalement elle s'est installée.

« À cette époque je ne buvais que de l'eau ; nous mettions régulièrement un peu d'argent de côté, et l'avenir était aussi clair qu'un fier dollar neuf. Mon Dieu, qui aurait pensé que cela se terminerait ainsi ! Qui l'aurait jamais imaginé ?

« Généralement je passais les week-ends à la maison ; parfois si le bateau était retardé par un chargement, je restais toute une semaine ; j'eus de cette façon l'occasion de voir de plus près ma belle-sœur Sarah. C'était une belle femme, grande, brune, vive, farouche, avec un fier port de tête et une lueur dans les yeux comme l'étincelle d'un silex. Mais quand la petite Mary était là je ne songeais guère à elle : je le jure avec autant de force que je crois à la miséricorde de Dieu !

« J'avais remarqué quelquefois qu'elle aimait être seule avec moi, ou qu'elle me demandait de la sortir, mais je n'avais jamais pensé à autre chose. Un soir mes yeux s'ouvrirent. J'étais rentré du bateau et ma femme était sortie ; Sarah se trouvait seule à la maison. "Où est Mary ?" j'ai demandé. "Oh !

elle est sortie pour régler quelques achats." J'étais impatient, et je ne pouvais pas tenir en place. "Vous ne pouvez donc pas être heureux cinq minutes sans Mary, Jim ? me dit-elle. Ce n'est pas très gentil pour moi que vous ne vous contentiez pas de ma compagnie pour si peu de temps. — Très bien, ma fille !" je lui dis en lui tendant gen-

vivre avec nous. Oui, un imbécile ! Mais je n'ai rien dit à Mary, pour ne pas lui faire de la peine. Les choses ont continué comme par le passé, mais au bout d'un certain temps j'ai noté que Mary changeait. Toujours elle avait été confiante, naïve ; voilà qu'elle devenait bizarre, soupçonneuse : elle voulait savoir où j'avais été, ce que j'avais fait, qui

m'écrivait, ce que j'avais dans mes poches, et mille autres bêtises. De jour en jour elle se faisait plus irritable, plus étrange ; nous nous disputions sans raison pour des riens. Je n'y comprenais goutte. Sarah m'évitait maintenant, mais elle et Mary étaient inséparables. Je me rends compte à présent qu'elle complotait contre moi et qu'elle envenimait le caractère de ma femme, mais j'étais tellement aveugle que je ne le supposais même pas. Puis, je me suis remis à boire : cela, je crois que je ne l'aurais pas fait si Mary était restée la même. Du coup elle trouva un motif de reproche, et entre nous le fossé se creusa de plus en plus. Survint alors cet Alec Fairbairn. Les choses se noircirent mille fois plus.

« C'était pour voir Sarah qu'il commença à nous faire visite : mais il vint bientôt pour nous tous,

timent une main ; aussitôt elle s'empara de ma main et la prit entre les siennes ; elles étaient brûlantes comme si elle avait de la fièvre. Alors je la regardai et dans ses yeux je lus tout. Il n'y avait pas besoin de parler, ni l'un ni l'autre. Je fronçai le sourcil et dégageai ma main. Elle se tint debout à côté de moi, sans rien dire, puis posa sa main sur mon épaule. "Du calme, vieux Jim !" me dit-elle. Et sur un rire moqueur, elle quitta la pièce en courant.

« Eh bien, depuis ce jour, Sarah me voua une haine féroce. Et je jure que c'est une femme qui peut haïr ! J'ai été stupide de tolérer qu'elle continue à

car c'était un homme séduisant et il se faisait des amis partout où il allait : beau garçon, fanfaron, tiré à quatre épingles, frisé, il avait vu la moitié de monde et il savait parler de ce qu'il avait vu. Il était agréable, je ne le nie pas, et pour un marin il était extraordinairement poli, ce qui me donnait à penser qu'autrefois il avait dû se tenir sur la poupe et non sur la plage avant ; Pendant un bon mois il vint chez moi à sa fantaisie ; jamais je ne pensai qu'un mal quelconque pourrait naître de ses manières douces et insinuantes. Un jour tout de même un incident me le rendit suspect ; à partir



59

de ce moment-là, je perdis mon repos pour toujours.

« Un très petit incident. J'étais arrivé à l'improviste dans le salon et, quand j'ouvris la porte, j'aperçus sur le visage de ma femme un éclat de joie. Mais quand elle vit que c'était moi, cet éclat s'évanouit et elle se détourna toute déçue. C'en fut assez pour moi. Il n'y avait personne d'autre qu'Alec Fairbairn dont le pas pouvait être confondu avec le mien. Si je l'avais remarqué à cet instant-là, je l'aurais tué, car j'ai toujours agi comme un fou quand je me mettais en colère. Mary vit dans mon regard la lueur du diable et elle courut vers moi en posant sa main sur ma manche. "Non, Jim ! Non !" me dit-elle. "Où est Sarah ?" j'ai demandé. "Dans la cuisine. – Sarah ! j'ai dit quand je suis rentré dans la cuisine, ce Fairbairn ne remettre jamais les pieds chez moi !" Elle m'a regardé : "Et pourquoi ?" J'ai répondu : "Parce que c'est mon ordre. – Oh ! elle a dit, si mes amis ne sont pas dignes de cette maison, alors je ne suis pas digne d'elle non plus. – Vous ferez ce que vous voudrez, j'ai dit, mais si ce Fairbairn se montre encore une fois ici, je vous enverrai l'une de ses oreilles en guise de souvenir." Elle a été épouvantée par l'expression de mon visage, je crois, car elle ne m'a rien répondu, et le soir même elle quittait ma maison.

« Ma foi, je ne sais pas si c'était pure diablerie de la part de cette drôlesse, ou si elle croyait pouvoir me tourner contre ma femme en encourageant celle-ci à se mal conduire. Toujours est-il qu'elle alla s'établir à deux rues de chez moi pour louer des chambres à des marins. Fairbairn y descendait régulièrement, et Mary s'y rendait pour prendre le thé avec sa sœur et lui. Combien de fois y est-elle allée, je l'ignore ; mais je l'ai suivie une fois, et quand je suis entré, Fairbairn s'est enfui en sautant le mur du jardin comme le lâche qu'il était. Je jurai à ma femme que je la tuerais si je la retrouvais avec lui, et je la ramenai à la maison : elle tremblait, sanglotait ; elle était aussi blanche qu'une feuille de papier. Il n'y eut plus d'amour entre nous. Je pouvais me rendre compte qu'elle me détestait ; quand cette idée me poussait à boire, elle me méprisait et me haïssait encore plus.

« Sur ces entrefaites Sarah comprit qu'elle ne pouvait gagner sa vie à Liverpool, et elle partit pour Croydon afin d'habiter, je crois, avec sa sœur. À la maison les choses continuèrent d'aller leur train. Et puis ce fut cette dernière semaine, et toute la misère et l'anéantissement de tout.

« Voici comment. Nous avions embarqué à bord du *May Day* pour un voyage circulaire d'une se-

maine ; mais une barrique se désamarra et démolit l'une de nos tôles, si bien que nous dûmes regagner le port pour douze heures. Je descendis à terre et rentraï à la maison : j'espérais que peut-être ma femme serait heureuse de me voir si tôt de retour. Quand je tournai dans ma rue, un fiacre me croisa et je la vis à l'intérieur, assise à côté de Fairbairn, tous deux riant aux éclats et bavardant : ils étaient loin de penser à moi qui les observais du trottoir.

« Je vous le dis, et je vous en donne ma parole, à partir de cet instant, je ne fus plus mon maître : la suite se présente comme un rêve confus quand j'y repense. J'avais beaucoup bu ces derniers temps, et les deux choses ensemble me montèrent au cerveau. Maintenant il y a quelque chose qui bat dans ma tête, comme un marteau de charpentier, mais ce matin-là il me semblait avoir dans les oreilles le bruit de tout le Niagara.

« Alors j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai poursuivi le fiacre. J'avais à la main un lourd gourdin de chêne, et je vous dis que d'abord j'ai vu rouge ; mais tout en courant, je réfléchissais et j'ai ralenti un peu afin de les voir sans être vu. Ils s'arrêtèrent à la gare. Autour des guichets, il y avait beaucoup de monde ; je pus donc m'approcher sans attirer leur attention. Ils prirent des billets pour New Brighton. Moi aussi. Je montai dans le troisième compartiment derrière eux. À New Brighton ils se promènèrent le long du boulevard de la plage ; je les suivais à cent mètres. Enfin je les vis louer un bateau, monter dedans : il faisait très chaud, sans doute cherchaient-ils un peu de fraîcheur sur l'eau.

« C'était juste comme s'ils m'étaient donnés dans la main. Il y avait un peu de brume : on ne pouvait pas voir à plus de quelques centaines de mètres. Je louai un bateau moi aussi, et je tirai sur les avirons. Je distinguais le sillage de leur embarcation, mais ils avançaient presque aussi vite que moi et ils étaient à peu près à quinze cents mètres du rivage quand je parvins à leur hauteur. La brume nous enveloppait comme dans un rideau, et nous étions tous les trois seuls en plein milieu. Mon Dieu, oublierai-je jamais leurs visages quand ils reconurent l'homme qui montait la barque tout près d'eux ? Elle se mit à hurler. Lui jura comme un forcené, et essaya de me porter un coup d'aviron car il avait dû lire le meurtre dans mon regard. Je l'évitai et lui assenai un coup de gourdin qui lui écrasa la tête comme un œuf. Je l'aurais peut-être épargnée, elle, en dépit de toute ma folie, mais elle glissa ses bras autour de lui, criant et l'appelant "Alec". Je frappai un deuxième coup, elle s'écroura

La Boîte en Carton



à côté. J'étais comme une bête sauvage ayant bu du sang. Si Sarah s'était trouvée là, par le Seigneur elle les aurait rejoints ! Je tirai mon couteau et ... Là, j'en ai dit assez ! J'éprouvai une sorte de joie féroce quand je pensai à la tête de Sarah quand elle verrait les conséquences de ses intrigues. Puis j'attachai les deux corps au bateau, je creusai une planche et je restai là jusqu'à ce qu'ils eussent sombré. Je savais bien que le loueur des bateaux penserait qu'ils s'étaient perdus dans la brume et qu'ils avaient dérivé en pleine mer. Je me nettoyai, revins à terre, et rembarquai à bord de mon navire sans qu'âme au monde ait soupçonné ce qui s'était passé. Cette nuit-là je préparai le paquet pour Sarah Cushing ; le lendemain je l'expédiai de Belfast. « Voilà. J'ai dit toute la vérité. Vous pouvez me pendre. Vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez. Mais vous ne pourrez pas me punir comme déjà, j'ai été puni. Je ne peux pas fermer

les yeux sans voir ces deux visages me regarder : me regarder comme ils l'ont fait quand mon bateau a troué la brume. Je les ai tués vite : eux me tuent lentement. Encore une autre nuit, et je serais mort ou fou avant le matin. Vous ne me laisserez pas seul dans une cellule, monsieur ? De grâce ne le faites pas ! Au jour de votre agonie, puissiez-vous être traité comme vous me traiterez aujourd'hui. »

« Quelle est la signification de tout cela, Watson ? me demanda Holmes d'un ton solennel en reposant le document. À quelle fin tend ce cercle de misère, de violence et de peur ? Il doit bien tendre à une certaine fin, sinon notre univers serait gouverné par le hasard, ce qui est impensable. Mais quelle fin ? Voilà le grand problème qui est posé depuis le commencement des temps, et la raison humaine est toujours aussi éloignée d'y répondre. »

TABLE DES MATIÈRES

Flamme d'Argent	5
La Boîte en Carton	21
La Figure Jaune	35
L'Employé de l'Agent de Change	47
Le Gloria-Scott	59
Le Rituel Musgrave	71
Les Propriétaires de Reigate	83
Le Bossu	95
Le Malade à Domicile	107
L'Interprète Grec	119
Le Traité Naval (1 ^e partie)	131
Le Traité Naval (2 ^e partie)	145
Le Dernier Problème	157

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Couverture : Vergé blanc naturel 220g.
Pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80g.
Police Bembo dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.
Dépôt légal : novembre 2023



Sir A. Conan Doyle
(1859 - 1930)



Sidney Paget
(1860 - 1908)

C'est le cœur serré que je prends la plume pour tracer ces lignes, les dernières où je parlerai jamais des dons singuliers qui faisaient de mon ami Sherlock Holmes un être d'exception. D'une façon assez décousue et, à mon sentiment, assez malhabile, je me suis efforcé d'écrire le récit des étranges aventures que j'ai vécues à ses côtés, depuis le jour où le hasard nous rapprocha, à l'époque d'*Une Étude en Rouge*, jusqu'à celui où Holmes intervint dans l'affaire que j'ai rapportée dans *Le Traité Naval*. J'avais l'intention d'en rester là et de ne rien dire des événements qui créèrent dans mon existence un vide que deux années écoulées ont peu fait pour combler. Mais je me trouve avoir en quelque sorte la main forcée par la récente publication des lettres dans lesquelles le colonel James Moriarty défend la mémoire de son frère et je n'ai plus le choix : il est de mon devoir de placer les faits sous les yeux du public, tels qu'ils se sont déroulés. Je suis le seul à savoir toute la vérité sur l'affaire et j'ai la conviction que l'heure est venue où rien ne justifierait plus mon silence.

